NUMÉRO SPÉCIAL

La Marche de l'HISTOIRE

HORS SÉRIE N°13

COMPOSTELLE

LES CHEMINS FRANÇAIS

LA VOIE DE **TOURS**
CÉLÈBRE ET **SYMBOLIQUE**

LA VOIE DE **VÉZELAY**
RUDE ET **EXALTANTE**

LA VOIE DU **PUY-EN-VELAY**
ANCIENNE ET **POPULAIRE**

LA VOIE D'**ARLES**
DISCRÈTE ET **TOURMENTÉE**

LA VOIE DES **PIÉMONTS**
ORIGINALE ET **SAUVAGE**



Inclus : les cartes de vos étapes

Bien au-delà des frontières de l'Espagne et de l'Europe, le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, millénaire mais immuablement renouvelé par le passage des siècles, conserve intact son pouvoir de fascination sur les millions de fidèles qui s'engagent chaque année sur ses chemins. Au point que nombre d'historiens s'interrogent sur les raisons qui poussent tant de foules à la quête du tombeau (« mémorial », dit-on désormais) de Jacques le Majeur, apôtre du Christ dont le corps aurait été miraculeusement retrouvé sur le lieu de l'actuel sanctuaire espagnol, en terre de Galice.

Dans les pages suivantes, le lecteur découvrira, avant tout, ces grandes routes qui, dans leur réjouissante diversité, irriguent le paysage spirituel du continent, plus particulièrement celui de la France pour des raisons géographiques et religieuses. Mais il se pénétrera aussi de la ferveur qui lance sur les voies de Compostelle ces millions de femmes et d'hommes mus par les sentiments les plus variés, du désir de pénitence à la volonté de solitude, du besoin de méditation au rêve de fraternité, du devoir de dévotion au simple plaisir du cheminement.

Sur ces voies, les surprises sont nombreuses, presque toujours heureuses. L'accueil des « cheminants » en premier lieu ; en dépit d'une professionnalisation de l'hospitalité, nombreux sont les foyers qui, ouvrant leurs portes aux pèlerins, leur assurent gîte et couvert. Ensuite, la richesse du patrimoine artistique élaboré au gré des âges : églises, abbayes, calvaires, stèles... Le renouvellement des paysages, enfin : c'est à pied que l'on prend le mieux conscience du génie local des provinces traversées, que l'on mesure la variété des panoramas multipliés à mesure que passent les jours. Aussi n'est-il pas surprenant que les chemins de Compostelle aient reçu, en 1987, le label de *Premier itinéraire culturel* par le Conseil de l'Europe, et que le légendaire *Camino francés* ait été inscrit sur la prestigieuse liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO en 1993.

Gérard Denizeau



COMPOSTELLE
LES CHEMINS FRANÇAIS

SOMMAIRE

LA VOIE DE TOURS – *VIA TURONENSIS* 10

Débutant à Paris, au pied de la tour Saint-Jacques, la voie de Tours reste le plus symbolique et le plus connu des grands chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle.

FOCUS POITIERS, UN TRÈS VIEIL HÉRITAGE CHRÉTIEN 20
BLAYE, UNE ÉTAPE SINGULIÈRE 26
LES AUTRES GRANDS PÈLERINAGES : ROME, JÉRUSALEM 30

LA VOIE DE VÉZELAY – *VIA LEMOVICENSIS* 32

Partant de la célèbre « colline éternelle » de Vézelay, la *via Lemovicensis* est tout à la fois le cheminement le plus exaltant et l'itinéraire le plus rude du pèlerinage de Compostelle. Au gré de paysages vallonnés et champêtres, le cheminant découvrira de vieilles cités chargées d'histoire tout en traversant des étendues d'une pureté sauvage.

FOCUS VÉZELAY, AU CŒUR DU CHRISTIANISME MÉDIÉVAL 40
SAINT-ÉTIENNE DE BOURGES, CATHÉDRALE UNIQUE 44
LES JACQUETS, ARTISANS DU SUCCÈS DE COMPOSTELLE 48

LA VOIE DU PUY-EN-VELAY – *VIA PODIENSIS* 50

La voie du Puy-en-Velay est la plus ancienne des très grandes routes menant à Saint-Jacques-de-Compostelle. Sa popularité auprès des pèlerins contemporains, elle la doit autant à la beauté des paysages traversés qu'à la richesse des patrimoines rencontrés. Passant des terres volcaniques du Velay aux plateaux ondulants de l'Aubrac, de la rude vallée du Lot aux charmants vallons aquitains, elle traverse un grand nombre de cités dont l'héritage monumental transmet une mémoire plusieurs fois millénaire.

FOCUS CAHORS, UNE TRADITION DEUX FOIS MILLÉNAIRE 58
MOISSAC, UN SITE INSPIRÉ 62
DE LA FRONTIÈRE À COMPOSTELLE, LA GARDE DES CATHÉDRALES 66
UNE CATHÉDRALE AUTOUR D'UNE RELIQUE 70
LE PÈLERINAGE, BALISAGE ET SIGNALÉTIQUE 72

LA VOIE D'ARLES – *VIA TOLOSANA* 74

La voie d'Arles présente cette singularité d'avoir été empruntée pour deux pèlerinages croisés : celui de Compostelle et celui de Rome, effectués par les fidèles venus de la péninsule ibérique ou d'Aquitaine. Discret et tourmenté, cet itinéraire se signale par la beauté de ses paysages, de la Provence aux Pyrénées, comme par la richesse patrimoniale des cités qu'il traverse.

FOCUS ARLES LA MAGNIFIQUE 82
LES « COQUILLARDS » 88

LA VOIE DES PIÉMONTS 90

Particularisée par sa proximité immédiate avec les sommets pyrénéens et parfois identifiée en tant que « cinquième grande voie », la voie des Piémonts se signale par les variantes de son parcours, les pèlerins ayant le choix entre plusieurs « piémonts » pour se lancer à l'assaut des cols leur permettant de rejoindre l'Espagne. Souvent proche de la voie d'Arles, elle passe par de nombreux bourgs, aussi charmants que discrets, et par de sauvages panoramas, avant de rejoindre les autres grandes routes de Compostelle à Saint-Jean-Pied-de-Port.

FOCUS CARCASSONNE, SOMME DE LA FORTERESSE MÉDIÉVALE 96



© Kalamurzing / Shutterstock.com

LA MARCHE DE L'HISTOIRE MAGAZINE HORS-SÉRIE

Pour vous abonner ou contacter le service abonnement/VPC :
• www.boutiquedelhistoire.fr
• Ou téléphonez au **05 49 90 09 16** **(00 33 549 900 916 de l'étranger)** du lundi au vendredi de 13h30 à 17h30.
• **Par courrier :** La Marche de l'Histoire Magazine – Service abonnements – 17 avenue du Cerisier Noir – 86530 Naintré
• **Par courriel :** contact@boutiquedelhistoire.fr

Directrice de la publication : Édith Cyr-Chagnon
Directeur de la rédaction : Jean-Philippe Moine
Responsable Éditorial : Thomas Deligne – t.deligne@diverti.fr
Création-réalisation : Guillaume Roux de Bézieux – Actium Éditions sprl – info@actium.be
Rédacteur en Chef : Guillaume Roux de Bézieux
Direction artistique et maquette : Emeric de Baré pour Dinn Graphics
Équipe rédactionnelle : Gérard Denizeau, Aurélien Denizeau, Guillaume Plassais, Guillaume Roux de Bézieux
Gestion éditoriale : Benoît Cauderlier
Relecture : Émilie Hamoir

Direction commerciale : Frédérik Favier, 05 49 90 37 27
Production/diffusion : Ludivine Coret, l.coret@diverti.fr
Vente au numéro : Éric Jonard, e.jonard@diverti.fr
Contact dépositaires et diffuseurs France uniquement : 05 49 90 37 52
Publicité : Tahoma/Cédric Célestin, 01 49 56 91 98 c.celestin@tahomafrance.com
Partenariats Internet/e-commerce : Sonia Seince, s.seince@diverti.fr
Diffusion : Presstalis

Présidente Diverti Éditions : Édith Cyr-Chagnon
Édité par DIVERTI Éditions, SAS au capital de 250 000 €, 490 317 369 RCS Poitiers, 17, avenue du Cerisier Noir, 86530 Naintré, France.

CapElitis Groupe

La Marche de l'Histoire Hors-série est une publication du groupe CAPELITIS

Président Capelitis Groupe : Jean-Paul Cyr
Directeur administratif et financier : Fabien Richard

Imprimeur : Léonce DEPREZ – ZI – 62 620 Ruitz
Origine du papier : Belgique
Taux de fibres recyclées : 0 %. Certification : PEFC
« Eutrophisation » ou « Impact sur l'eau » : P_{tot} 0,01 kg/tonne

L'envoi des textes ou photos implique l'accord des auteurs pour une reproduction libre de tous droits et suppose que l'auteur se soit muni de toutes les autorisations éventuelles nécessaires à la parution. Actionnariat : Capelitis Groupe (50 %), E. Cyr-Chagnon (5 %), J.-P. Cyr (5 %), F. Richard (20 %), J.-P. Moine (20 %). Tous droits réservés pour les documents et textes publiés dans La Marche de l'Histoire Hors-série. La reproduction totale ou partielle des articles publiés dans La Marche de l'Histoire Hors-série sans accord écrit de la société Diverti Éditions est interdite, conformément à la loi du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique. Les articles et photos non retenus ne sont pas renvoyés. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos qui lui sont communiqués.

ISNN : 2260-1937
CPPAP : 1020 K 91434
Dépôt légal à parution

PEFC 10-31-1495

LE PÈLERINAGE DE *Saint-Jacques de Compostelle*

Pour comprendre l'étonnante fortune du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, le mieux est peut-être d'en revenir au mot lui-même. En latin, le pèlerin (*peregrinus*) n'est rien d'autre qu'un « étranger ». Ajoutez-y le suffixe « age », le mot désigne alors l'action, la « marche d'un étranger ». Par extension, le pèlerinage deviendra synonyme de « voyage vers un lieu de dévotion spirituelle ».

La question se pose de l'identité du saint appelé à déplacer tant de foules. Qui donc est ce fameux Jacques de Zébédée, dit Jacques le Majeur, apôtre du Christ ? Humble pêcheur du lac de Tibériade, il aurait, en compagnie de son frère Jean, abandonné son métier et sa barque pour suivre Jésus. Peu souvent cité dans les Écritures, c'est dans les Actes des Apôtres du Nouveau Testament (deuxième volet de la Bible) que l'on apprend sa mort par décapitation, sur ordre d'Hérode Agrippa.



© Pecold / Shutterstock.com

L'APÔTRE DE L'ESPAGNE

Selon plusieurs traditions étrangères au texte biblique, Jacques a quitté la Palestine après la mort de Jésus, pour aller prêcher l'Évangile en Occident, poussant son périple jusqu'à la péninsule ibérique. C'est donc à son retour qu'il aurait subi le martyre. Recueillie par ses compagnons, sa dépouille aurait été portée sur un vaisseau en partance pour un but indiqué par un ange. Ayant traversé la Méditerranée, franchi sans encombre le détroit de Gibraltar et affronté les redoutables tempêtes de l'Atlantique, l'embarcation aurait échoué sur les côtes de Galice, au nord-ouest de l'Espagne. Là, ses compagnons auraient donné au saint martyr une discrète sépulture, dont le passage des siècles ferait oublier jusqu'à l'emplacement. Cependant, dès le Ve siècle, nombreux sont les auteurs chrétiens, notamment saint Jérôme et saint Augustin, pour battre cette thèse en brèche. Selon eux, Jacques n'aurait jamais quitté la Palestine et y aurait été inhumé. Curieusement, c'est à l'envahissement de la péninsule ibérique par les armées musulmanes que l'hypothèse espagnole retrouvera tout son crédit. Avant même la découverte du tombeau du saint, ce dernier devient la figure tutélaire d'une Espagne asservie, mais gardant espoir de retourner dans le giron de la chrétienté. Reprenant une lettre attri-

buée au pape Léon VI, l'Église développe une théorie savante dont aucun détail n'est laissé au hasard : Jacques est venu en Espagne avant de retourner mourir en Palestine ; son corps a ensuite été transporté, en sept jours, jusqu'au port romain d'Iria Flavia ; là, c'est dans un temple antique offert par une souveraine locale répondant au nom de Lupa que sa dépouille a été enterrée. Bien que contestée par les propres historiens du Vatican, cette version a pris force de loi et c'est elle qui gouvernera le grand mouvement de pèlerinage de Compostelle.


© Thelbox / Shutterstock.com

UNE DÉCOUVERTE OPPORTUNE !

Il fallait bien, pour mettre fin à toute incertitude, retrouver la sépulture de saint Jacques. Ne disposant pas des moyens modernes de l'archéologie, les hommes du Moyen Âge pouvaient en revanche compter sur l'aide décisive du Seigneur ! Et c'est ainsi qu'en l'an 813, un certain Pelagos, ermite de son état, est réveillé en pleine nuit par un rêve sous forme de révélation : le tombeau du saint se trouve là même où une « pluie d'étoiles » guidera ses pas, version voisine de celle de l'astre ayant mené les Rois mages jusqu'au lieu de naissance du Christ. C'est donc dans ce *campus stellarum* (champ d'étoiles en latin, futur *Compostelle*) que l'évêque local, Théodomir, découvrira le tumulus abritant la dépouille de Jacques, en l'an 838. Ne reste plus qu'à ajouter à cette découverte celle des reliques du saint. Nul n'en parle alors et il faut attendre l'an 1077 pour en trouver, dans la *Concordia de Altealtares*, une première trace écrite. Des restes de Jacques, la pièce essentielle est un crâne, mais d'autres ossements, venus d'autres reliquaires, sont aussi réunis à Compostelle. Ayant échappé aux envahisseurs musulmans comme aux pirates anglais, ces restes, rassemblés en 1878-1879, sont déclarés authentiques par le pape Léon XIII le 1er novembre 1884. Depuis, ils sont conservés dans une châsse somptueuse devant laquelle s'inclinent les pèlerins enfin parvenus au terme de leur cheminement.

Grenade, capitale de la *Reconquista*

Si le pèlerinage de Compostelle a pris une telle ampleur après la victoire de Grenade en 1492, c'est que la cité, connue dès l'Antiquité sous le nom d'Illiberis, avait très tôt été la clé d'occupation du sud de la péninsule ibérique. Base romaine au temps de l'Empire, conquise au XIe siècle par les Berbères, qui en avaient fait la capitale de leur émirat, elle était tombée en 1090 sous la domination des Almoravides puis en 1156, sous celle des Almohades ! Avant de devenir, au XIIIe siècle, la capitale du royaume nasride de Grenade et d'être couverte de somptueux édifices, dont l'Alhambra. Comment ne pas comprendre, dans ces conditions, l'immense retentissement de sa reprise par les catholiques, en 1492 ?


© Taiga / Shutterstock.com

LES VRAIS DÉBUTS DU GRAND PÈLERINAGE

L'idée même de pèlerinage avait hanté le monde chrétien dès le haut Moyen Âge et la découverte (l'invention, pour les archéologues) des reliques de saint Jacques, au début du IXe siècle, avait déjà commencé à lancer les foules sur les routes d'Espagne. Mais c'est seulement après la prise triomphale de Grenade, en 1492, sous le règne chrétien de Ferdinand d'Aragon et Isabelle la Catholique, que le pape Alexandre VI désignera Saint-Jacques-de-Compostelle comme but de l'un des trois grands pèlerinages de la chrétienté – avec Rome, capitale de la chrétienté depuis le premier des papes, saint Pierre, et Jérusalem, lieu de la Passion du Christ.

De nos jours, ce sont quelque 250 000 pèlerins qui convergent chaque année vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Dans leur immense majorité, c'est à pied qu'ils parcourent le fameux Camino francés et les autres chemins « mineurs », au hasard de toutes les saisons, avec un pic très net en période estivale. Les sociologues et historiens qui ont concentré leurs études sur le pèlerinage font enfin une distinction très nette entre pèlerins espagnols et pèlerins étrangers. Pour les premiers, très majoritaires en été, l'entreprise est simplifiée par la connaissance du pays, de la langue, des usages, et par une proximité relative. Pour les seconds, il est nécessaire de prévoir un vrai budget et un vrai délai ; nombreux, dans ce cas, sont les « cheminants » qui ont longuement économisé avant d'entreprendre le voyage et pris un congé sabbatique pour le mener à bon terme.



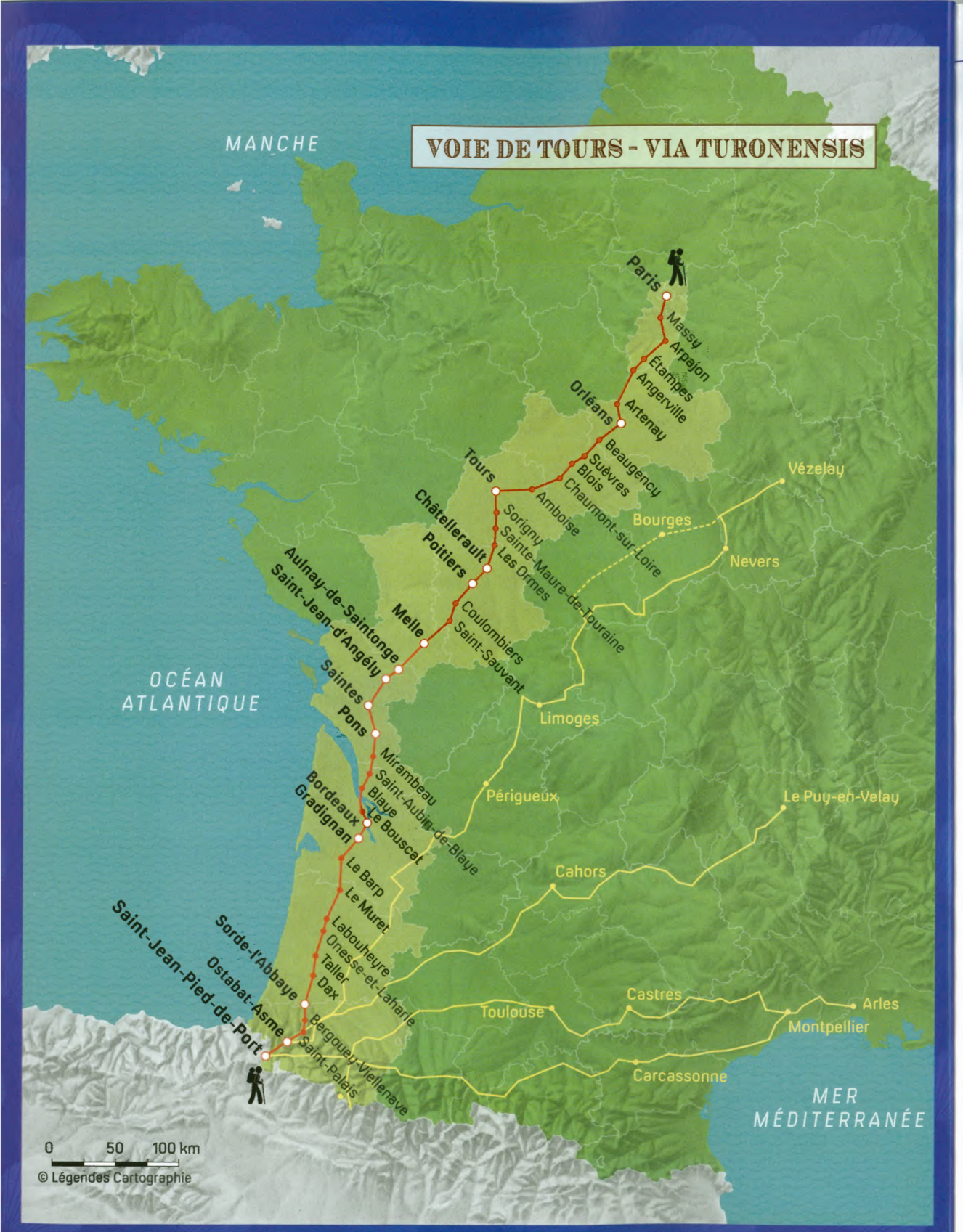
© Delpixel / Shutterstock.com

LA VOIE DE TOURS

Via Turonensis

De tous les grands chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, la voie de Tours reste peut-être la plus symbolique et la mieux connue, pour au moins deux raisons : d'une part, elle ouvre son itinéraire à Paris, au pied de la tour Saint-Jacques où se retrouvent tous les marcheurs venus du nord de l'Europe, d'autre part, elle invite les pèlerins à un double pèlerinage, celui de saint Jacques en Espagne certes, mais aussi celui de saint Martin. Car c'est précisément à Tours que ce même Martin, mort en 397, immensément célèbre et populaire dans tout le monde chrétien pour avoir partagé son manteau avec un misérable malade, a été inhumé, son tombeau restant l'objet d'une dévotion collective dont le passage des siècles n'a jamais réduit l'intensité.

À Paris, au pied de la tour Saint-Jacques, débute la *via Turonensis*.



Souvent désignée sous les labels de « grand chemin de Saint-Jacques » et de « chemin dallé des pèlerins », du fait de l'excellent entretien de son parcours, la *via Turonensis* a ainsi vu défiler des millions de « cheminants » depuis le haut Moyen Âge. Et non des moindres ! Avant même l'ouverture du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, Clovis, véritable fondateur du premier royaume franc, n'avait-il pas, après sa conversion au christianisme, été se recueillir sur le tombeau de saint Martin, suivi au cours des siècles suivants par bien d'autres souverains dont Pépin le Bref, père de Charlemagne, ou Louis IX, plus connu des écoliers du monde entier sous le nom de saint Louis ?



© Everett - Art / Shutterstock.com

Représentation par Le Greco de saint Martin partageant son manteau (env. 1597-1599).

ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ, LA ROUTE DU SUD

Peut-être est-ce à ces illustres patronages qu'est due la ferveur renouvelée des pèlerins modernes qui, depuis quelques décennies, offrent une vie nouvelle au chemin de Tours. Un chemin que la voirie contemporaine – routes nationales et autoroutes, bien sûr, mais aussi voies ferrées et canaux – a presque fait disparaître dans son état originel. Un chemin enfin dont le départ, symboliquement, est toujours fixé au pied de la tour Saint-Jacques, au centre de la capitale française.

Aujourd'hui donc, mettant leurs pas dans ceux de leurs innombrables prédécesseurs, les pèlerins contemporains quittent Paris par la porte d'Orléans, se dirigeant d'emblée vers la cité homonyme, immortalisée par la première grande victoire de Jeanne d'Arc sur les Anglais, en mai 1429. Parvenus sur le seuil de la cathédrale locale, ils se recueilleront face à l'illustre relique conservée ici, un fragment du bois de la Vraie Croix ! La cathédrale a succédé à une très ancienne basilique du IVe siècle, dont on peut encore distinguer les fondements dans la crypte, ce qui ajoute beaucoup à son caractère sacré. C'est aussi à son ancienneté que la crypte de l'église voisine de Saint-Aignan doit son attrait auprès des « cheminants », ces derniers aimant à se recueillir face aux reliques d'Aignan, installées en ce lieu sur ordre de Robert le Pieux, en 1029. Du passage des pèlerins, deux autres reliefs portent trace à Orléans : le jardin de l'hôtel Groslot, où l'on trouve encore quelques vestiges de la chapelle Saint-Jacques, du XIVe siècle, et la maison de la Coquille, porteuse du symbole des hommes en marche vers Compostelle.



© aguilarphoto / Shutterstock.com

À Orléans, la construction de la cathédrale Sainte-Croix débuta en 1601.

La tour Saint-Jacques de Paris

Désormais isolée au milieu du square homonyme, la tour Saint-Jacques de Paris, construite entre 1509 et 1523 par les architectes Jean de Félin, Julien Ménart et Jean de Revier, relève encore du pur style gothique flamboyant. Atteignant la hauteur de 54 mètres au niveau de la balustrade, elle reste le seul vestige de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, dédiée à saint Jacques le Majeur, dont elle abritait une relique, ce qui lui avait valu un grand prestige. Une première église l'avait précédée, érigée selon la légende sur ordre de Charlemagne; c'est en raison directe de ce parrainage prestigieux que l'Espagne a fait don à la ville de Paris, en 1965, d'une plaque officialisant l'endroit comme point de départ historique des pèlerins de Compostelle.



© Nadia_foto / Shutterstock.com

Au sortir d'Orléans, la voie oblique vers le sud-ouest en direction d'une autre grande cité historique, Tours. Là encore, la dévotion pour un saint local, en l'occurrence Martin, conduit le pèlerin à momentanément laisser Compostelle en retrait. C'est dans la crypte de la nouvelle basilique que sont conservées les reliques de saint Martin. Le don qu'il fit de la moitié de son manteau à un misérable trouve de nos jours un écho si considérable, dans notre monde en mutation, qu'il a été, en l'an 2005, proclamé « personnage européen symbole du partage » par le Conseil de l'Europe, distinction tout à fait exceptionnelle. Cependant, en dépit du culte dont jouit ici, et à juste titre, Martin, plusieurs reliefs attestent de l'importance du pèlerinage vers l'Espagne : une statue de saint Jacques à l'entrée de la basilique on encore un vitrail du XIIIe siècle, retraçant sa vie dans la cathédrale Saint-Gatien.



© Alexander Shargin / Shutterstock.com

▲ À Tours, la cathédrale Saint-Gatien fut dédiée à saint Maurice jusqu'au XVIe siècle.

AU-DELÀ DE LA LOIRE

Une fois passé l'un des ponts tourangeaux qui franchissent la Loire, le pèlerin s'engage sur la route de Châtellerault, dont l'église Saint-Jacques, qui date du XIe siècle, a succédé à la chapelle du prieuré Saint-Jacques. Elle ne présenterait rien de remarquable sans la statue en bois polychrome, représentation la plus connue du saint de Compostelle. Réalisée au XVIIe siècle, elle témoigne de l'importance capitale qu'a conservée le pèlerinage espagnol au temps des Lumières, alors même que la religion est remise en cause par les philosophes d'une époque qui a placé l'homme au centre de ses préoccupations.

Rien de plus apaisant, de plus propice à la méditation que le trajet campagnard suivant, qui mène le pèlerin de Châtellerault à Melle, l'une des plus discrètes étapes de la *via Turonensis* ! À Melle, ce ne sont pas moins de trois charmantes églises qui entretiennent la longue tradition du pèlerinage de Compostelle. Dans la plus réputée, Saint-Hilaire, dont le portail est orné d'un groupe équestre figurant probablement le triomphe du christianisme sur le paganisme, la longue théorie des presque 300 chapiteaux romans fait toujours l'admiration des spécialistes par leur variété et leur dynamisme. Dans l'église Saint-Pierre, les commentateurs ne se font jamais faute de citer le chapiteau du *Tireur d'épines*, imitation d'une célèbre statuette antique et évocation d'une scène vécue par nombre de pèlerins dans la réalité de leur marche sur des terrains pas toujours bien assainis ! L'église Saint-Savien, enfin, la plus petite, mais aussi la plus émouvante avec sa nef unique et la modeste statue du Christ entouré de deux lionnes sur le linteau du portail.

Saint Martin, figure à jamais contemporaine

Né vers l'an 316 à Sabaria, ville hongroise qui porte aujourd'hui le nom de Szombathely, Martin, fils d'un tribun militaire de l'Empire romain, se sent très jeune appelé à délivrer à ses contemporains le message évangélique du Christ. C'est à l'occasion d'une garde de nuit, près d'Amiens, qu'il partage son manteau pour en donner la moitié à un misérable transi de froid. Ayant reçu le baptême et quitté l'armée, il deviendra évêque de Tours avant de sillonner l'Europe pour l'évangéliser. Mort en 397, il est inhumé à Tours le 11 novembre, jour de sa future fête. Selon la légende, les fleurs auraient éclos au passage de la nef portant sa dépouille sur la Loire, épisode miraculeux à l'origine de l'expression populaire, *l'été de la Saint-Martin* !



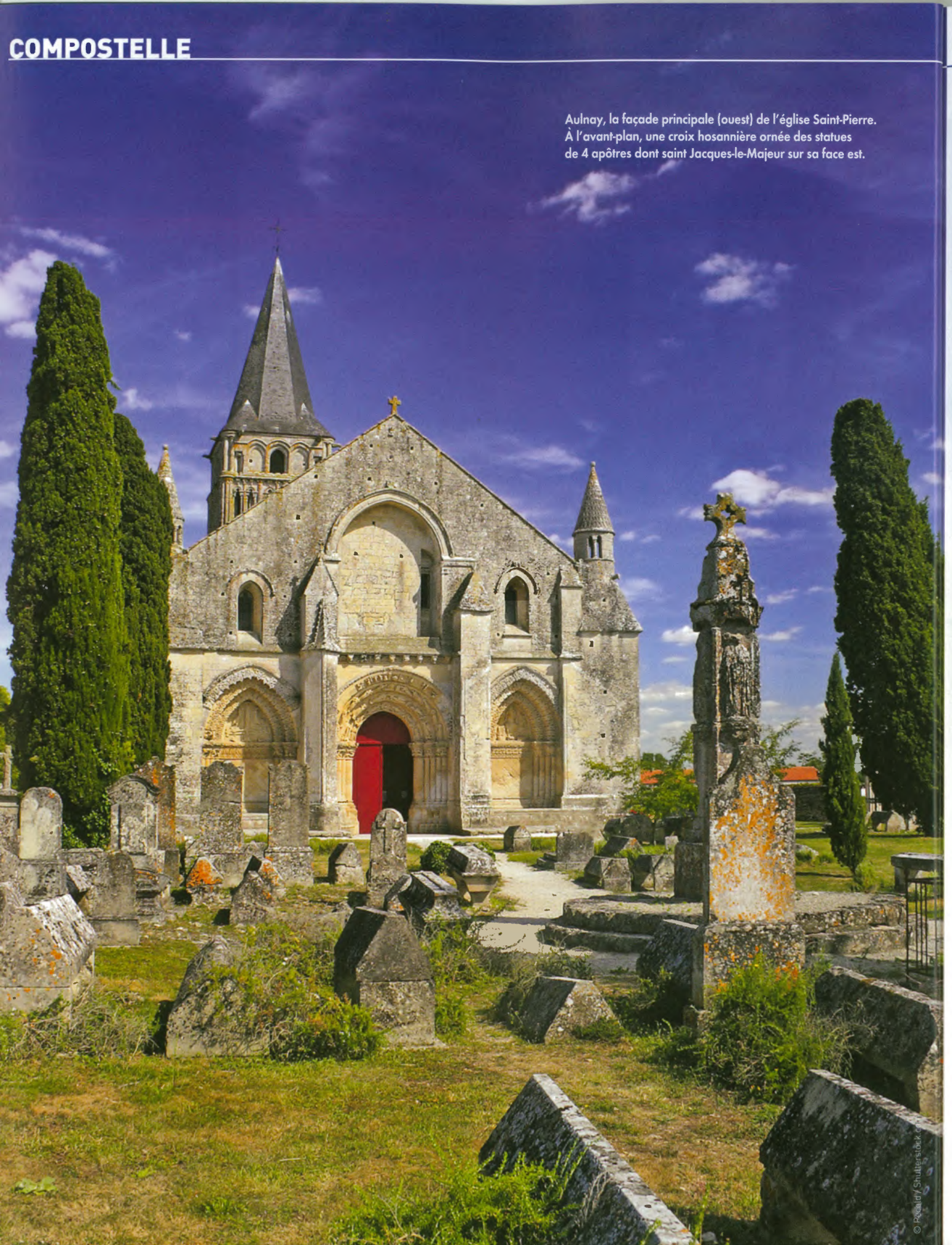
© Pecold / Shutterstock.com

À Melle, l'église Saint-Hilaire fut construite en deux étapes, l'une vers 1109, la seconde aux alentours de 1150.



À Châtellerault et franchissant la Vienne, le pont Henri-IV fut conçu par l'architecte du pont Neuf à Paris, Jacques Androuet du Cerceau.

Aulnay, la façade principale (ouest) de l'église Saint-Pierre. À l'avant-plan, une croix hosannière ornée des statues de 4 apôtres dont saint Jacques-le-Majeur sur sa face est.



© Pecold / Shutterstock.com

C'est à travers les paysages enchantés de la Saintonge que reprend le chemin, entre champs et bois, villages et hameaux... Le ciel y est souvent nuageux, signe de la relative proximité de l'océan dont semblent parvenir les brises vivifiantes qui réconfortent le marcheur fatigué. À Aulnay, la petite église romane domine l'enclos du modeste cimetière, image apaisante du repos éternel, tandis qu'un peu plus loin, Saint-Jean-d'Angély s'enorgueillit d'avoir longtemps fait figure d'étape capitale du chemin de Tours, son abbaye royale, fondée dès 817 par Pépin, duc d'Aquitaine, ayant possédé une relique exceptionnelle, le crâne supposé de saint Jean Baptiste ! C'est donc par foules entières qu'on s'était tôt précipité vers ce lieu sacré, jusqu'à la disparition de cet inestimable trésor, disparu dans les brasiers allumés par les troupes protestantes, à l'occasion des guerres de religion du XVIe siècle.

C'est peut-être dans l'église Saint-Eutrope de Saintes, consacrée au XIe siècle par le pape Urbain II, qu'il est le plus facile de mesurer l'importance, disproportionnée relativement à la population de la cité, du pèlerinage de Compostelle. Dans ce lieu où l'on s'arrête aussi pour vénérer les reliques de saint Eutrope, premier évêque de la ville au IIIe siècle, une disposition originale superpose deux chœurs à l'extrémité de la nef : en partie haute, les moines prient dans le plus captivant silence ; en partie basse, les pèlerins défilent devant les reliques du déambulatoire. C'est dans la vaste crypte que se trouve le tombeau d'Eutrope, martyrisé sur ordre d'un notable romain dont il aurait converti la fille au christianisme.

Les prérogatives du goût !

Si l'humilité évangélique reste la règle pour beaucoup de « cheminants », ils sont nombreux à profiter du voyage pour goûter aux spécialités culinaires des régions traversées. À Saint-Jean-d'Angély, par exemple, il serait mal venu de reprendre la route sans avoir goûté à la spécialité locale, le Compostelle voyage ! Il s'agit tout simplement d'un cake aux raisins et aux amandes dont la saveur est relevée par une adjonction aussi généreuse que bienvenue de cognac. Le succès de cette pâtisserie a même conduit les artisans à en créer deux variantes, tout aussi délicieuses : le *Compostelle chocolat*, formé d'un biscuit aux amandes avec ajout de chocolat, de crème vanille et de cognac, et le Compostelle glacé, glace au chocolat et au Cognac-raisin.



© Pecold / Shutterstock.com

À Pons, l'hôpital des Pèlerins fut fondé en 1160 par Geoffroy III de Pons. Il est en Europe, l'un des plus anciens à avoir été conservé.



À Bordeaux, la porte Cailhau marque le début d'un parcours jacquaire balisé de 6 kilomètres.

© miloskt50 / Shutterstock.com

Parmi les plus remarquables caractères du pèlerinage de Compostelle, on relève le soin pris à loger et à nourrir les « cheminants », mais aussi à soigner ceux que la maladie serait venue surprendre au cours de leur périple. À une vingtaine de kilomètres au sud de Saintes, l'hôpital des Pèlerins, fondé au XIIe siècle, vient ici rappeler que l'hospitalité n'était pas un vain mot en ce temps où l'on s'occupait pourtant plus des soins de l'âme que de ceux du corps ! Rien de plus émouvant, ainsi, que le passage reliant la salle des malades à l'ancienne église où, en dépit de leur faiblesse, ils pouvaient recevoir la communion. De tristes et émouvants graffitis rappellent d'ailleurs, ici et là, la souffrance de pèlerins dont la maladie interrompait le voyage, et parfois la vie, si loin de chez eux, si loin aussi du but de leur voyage.

ENTRÉE EN AQUITAINE

À son entrée à Bordeaux, le pèlerin pressent qu'il vient de changer de monde. Désormais, entre les Pyrénées et lui, il n'y aura que la plaine aquitaine à traverser et le but semble soudain bien plus proche. Les autorités municipales ont si bien pris conscience de cette particularité qu'un « parcours jacquaire » de six kilomètres a été mis en place dans la cité, balisé par quelque 160 sceaux installés au sol et par la frappe d'une coquille sur les plaques des rues concernées. Ce sont ainsi cinq étoiles, une coquille, un fleuve et trois croissants de lune qui, gravés dans le bronze, guident le voyageur curieux depuis la porte Cailhau, ancienne entrée dans la cité pour les millions de pèlerins du passé. Au gré de cette longue promenade, on découvrira ainsi la basilique Saint-Seurin, où Charlemagne fit déposer l'olifant de Roland après le tragique guet-apens de Roncevaux, la cathédrale Saint-André qui abrite une fresque de saint Jacques équipé comme un pèlerin, la basilique Saint-Michel dont une chapelle est dédiée à saint Jacques, trois hôpitaux, plusieurs autres églises, le musée d'Aquitaine qui conserve une statue de saint Jacques (XVe siècle), le bâtiment des archives municipales qui conservent des registres de différentes confréries jacquaires, etc.

Il n'est pas un guide, ancien ou moderne, pour avoir oublié de conseiller au « cheminant » le

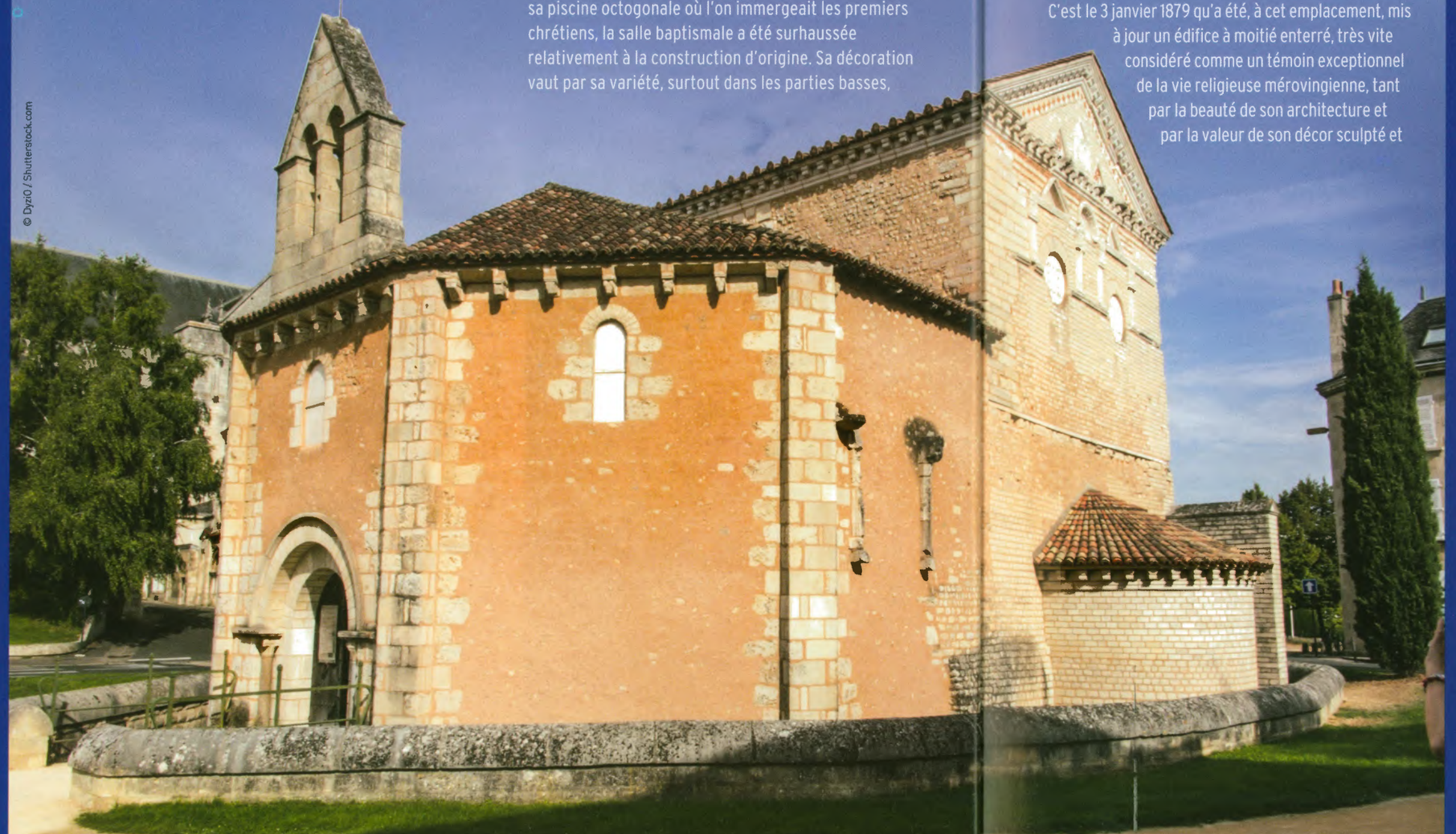
Suite page

POITIERS UN TRÈS VIEIL HÉRITAGE CHRÉTIEN

AUX YEUX DU PÈLERIN DU CHEMIN DE TOURS, AUCUNE VILLE N'OFFRE UN HÉRITAGE SI PRÉCIEUX DES TOUT PREMIERS SIÈCLES CHRÉTIENS. CAR, DANS LE POITOU GALLO-ROMAIN, C'EST DÈS LE MILIEU DU IVE SIÈCLE QUE LA VIE CHRÉTIENNE AVAIT ÉTÉ OFFICIALISÉE PAR L'ÉLECTION DU CÉLÈBRE ET LÉGENDAIRE ÉVÊQUE SAINT HILAIRE.

De cette époque nous est parvenue la partie basse des murs du baptistère Saint-Jean de Poitiers. Remodelé plus tard, sans doute à l'époque mérovingienne, l'édifice appartenait alors à l'ensemble épiscopal. Par son plan tréflé, son élévation et sa forme, le baptistère de Poitiers échappe à toute comparaison. Il se présente comme une haute salle rectangulaire (12,30 m x 8,25 m) couverte d'un toit à double pan, dotée d'une abside polygonale et de deux chapelles latérales, aux éléments très tardifs. Si, de nos jours, il fait office de musée lapidaire, reste que l'ensemble des extraordinaires sarcophages mérovingiens qu'il abrite lui confère une profonde spiritualité.

C'est surtout à l'intérieur que le pèlerin prend conscience du passage des siècles et de la fragilité des plus robustes réalisations humaines. Signalée par sa piscine octogonale où l'on immergeait les premiers chrétiens, la salle baptismale a été surhaussée relativement à la construction d'origine. Sa décoration vaut par sa variété, surtout dans les parties basses, et joue sur les couleurs des matériaux (calcaire, marbre, brique). Du bâtiment originel ne subsistent en réalité que la piscine (2 mètres de diamètre, environ 1,50 mètre de profondeur) et les trois murs de la salle, au moins jusqu'à la hauteur des fenêtres. De la deuxième campagne de construction, qui remonte probablement à l'époque mérovingienne, on distingue l'élévation supérieure et les colonnes. En revanche, les peintures monumentales figurant le Christ en majesté et ses Apôtres sont nettement plus tardives.



© DyziO / Shutterstock.com

LE MYSTÈRE DE L'HYPOGÉE DES DUNES

Plus encore que le baptistère Saint-Jean, l'hypogée des Dunes (le mot désigne ici un plateau calcaire) frappe l'imagination des « cheminants » depuis sa découverte au cœur d'une très ancienne nécropole située à l'extérieur de Poitiers, près de la voie romaine conduisant à Bourges. C'est le 3 janvier 1879 qu'a été, à cet emplacement, mis à jour un édifice à moitié enterré, très vite considéré comme un témoin exceptionnel de la vie religieuse mérovingienne, tant par la beauté de son architecture et par la valeur de son décor sculpté et peint, que par ses inscriptions célébrant un certain abbé Mellebaude et par ses sarcophages. C'est d'ailleurs par l'observation attentive de tous ces éléments que l'on a fini par s'accorder sur sa date de construction, vers la fin du VIIe siècle, un siècle donc avant Charlemagne !

Situé en contrebas, l'hypogée est accessible grâce à un escalier d'une dizaine de marches qui conduit, selon un axe légèrement oblique, à la porte aux jambages décorés. La salle proprement dite, divisée en deux parties, ne dépasse pas 4,80 mètres de profondeur !

Au prix d'un effort d'attention minimal, on distingue encore la maçonnerie qui supportait la table d'autel. Cinq sarcophages avaient été disposés là, attestant la qualité de la chapelle funéraire, qui fut d'emblée celle de ce très ancien monument illuminé par une baie ouverte dans le mur du fond. Le détail le plus intrigant de l'hypogée reste le décor en relief des marches, représentation d'une tresse à quatre brins dont chaque extrémité figure une tête de serpent. Ailleurs, sur les montants du portail notamment, on trouve des motifs décoratifs parents et très stylisés, poissons, rosaces, rinceaux, feuillages... qui renvoient à une imagerie gauloise, preuve éclatante de la très antique évangélisation locale !

NOTRE-DAME-LA-GRANDE... SI PETITE !

Ce qui frappe au premier regard posé sur la plus illustre église romane de Poitiers, Notre-Dame-la-Grande, c'est sa petite taille ! Puis sa décoration extérieure et, enfin, le bariolage de sa nef intérieure. Pour prendre la vraie mesure du message dispensé par cette merveilleuse façade qui chante la vie, la foi et l'espérance, il faut l'imaginer rehaussée, à l'époque romane, de couleurs aussi vives que variées. Les personnages, dont un bon nombre reste identifié de façon incertaine, sont cernés de motifs floraux et de feuillages, de figures d'animaux, voire de monstres, « belles difformités et difformes beautés » (saint Bernard). Là se situe le génie de la période romane, dans la fusion géniale du simple quotidien et de l'universel mystique !



© Laguir / Shutterstock.com

◂ Le baptistère Saint-Jean de Poitiers, dont il subsiste peu de choses du bâtiment originel, reste néanmoins l'un des plus anciens monuments chrétiens.

Gradignan, mille ans d'hospitalité

Dans la banlieue méridionale de Bordeaux, le site de Gradignan revendique, notamment en son prieuré de Cayac, une très longue tradition d'hospitalité. Dès le début du XIIIe siècle, les frères hospitaliers y accueillaient et y soignaient les pèlerins frappés par la maladie ou victimes d'un accident. L'hôpital était alors distinct de l'église voisine; converti en prieuré et peu à peu privé de sa vocation hospitalière, il avait cependant survécu à tous les troubles de l'histoire jusqu'au crépuscule du XXe siècle, où le réaménagement de la route nationale 10 faillit lui être fatal. Sauvé *in extremis* par l'établissement d'une déviation, il a retrouvé tout son prestige, accueillant à nouveau les pèlerins à la veille de leur traversée des Landes.



© Anita Santacreu / Shutterstock.com

détour par l'extraordinaire église Saint-Michel du Vieux Lugo, aux environs proches de Belin-Beliet. Recommandation qui prend tout son sens aux yeux du visiteur parvenu à la porte de cet émouvant édifice du XIe siècle. Au plein cœur du Parc naturel régional des Landes de Gascogne, la petite église est le tout dernier vestige de l'antique village de Lugo, déplacé de plusieurs kilomètres à partir du XVIIIe siècle jusqu'à l'actuel emplacement du bourg de Lugos, et définitivement abandonné vers le milieu du XIXe siècle. En dépit de sa modestie, le bâtiment sacré est transfiguré, à l'intérieur, par les superbes fresques du XVIe siècle qui célèbrent les bienfaits du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, source intarissable de foi renouvelée et de miséricorde revivifiée. Mais c'est probablement une autre scène qui frappe le plus vivement l'imagination du voyageur, celle de l'illustre *Dit des trois morts et des trois vifs* : on y découvre trois jeunes gentilshommes à l'apparence insouciante confrontés, dans le cimetière, à trois défunts leur rappelant la précarité de l'existence terrestre et l'absolue nécessité de préparer au plus vite le salut de leur âme. Quelle meilleure incitation pour l'homme de foi à poursuivre son périple jusqu'aux portes de la cathédrale de Compostelle ?

Plus loin encore, aux portes du Béarn, l'abbaye Saint-Jean de Sorde, édifiée au Xe siècle, accueillit longtemps les pèlerins de Compostelle. Ici encore, le prestige du lieu tenait pour l'essentiel à la qualité des reliques conservées dans l'église abbatiale, dont la pièce maîtresse n'était autre qu'un bras de saint Jean Baptiste donné, selon la tradition, par Charlemagne. Pillée, anéantie, l'abbaye avait fini par disparaître, avant sa restauration de 1868 à 1871. Pour le pèlerin d'aujourd'hui, le plus

« Le nuage s'évapore, et des vaches apparaissent. Bien rectangulaires, avec de beaux yeux sombres et mélancoliques sous leurs longs cils. Un peintre m'a expliqué un jour pourquoi les juments avaient l'œil si joyeux, alors que celui des vaches était si triste : pas des choses à raconter à des fiancés catholiques. Très vite, ça fait mal. Dans les jambes, les épaules et le dos. Ça grimpe et ça fait mal. Je n'y arriverai pas seule. N'ayant aucune forme physique, je dois m'en remettre aux seules forces de l'Esprit. Comme au Moyen Âge. Je pique mon bâton dans le sol à coups d'Ave Maria, comme des mantras. Une pour papa, une pour maman, une cuiller de prières, une dizaine par personne, et en avant ! »

En avant route,
Alix de Saint-André, Gallimard - Paris - 2010

L'Abbaye Saint-Jean de Sorde est une ancienne abbaye bénédictine dont le premier document en attestant, de manière fiable, l'existence date de 975.



© jx1306 / Shutterstock.com



© Pierre Jean Durieu / Shutterstock.com

À Ostabat, la stèle érigée au carrefour de Gibraltar marque le point de rencontre des voies de Tours, de Vézelay et du Puy-en-Velay.

impressionnant reste probablement la visite des souterrains du monastère, dont on trouve peu d'équivalents dans le monde chrétien.

À mesure que se rapproche la frontière espagnole, les grandes voies jacquaires convergent de plus en plus vers le même point. Et c'est ainsi que dans le bourg d'Ostabat, le pèlerin contemporain découvre une stèle en forme de disque qui, implantée en 1964 au carrefour de Gibraltar, lui signale le point de rencontre des trois grandes routes françaises du pèlerinage de Compostelle, celles de Tours, de Vézelay et du Puy-en-Velay. Intersection d'autant plus émouvante qu'elle est aussi l'occasion de rencontres entre cheminants appelés à terminer ensemble leur grand voyage. Mais ici, la dévotion se nuance d'une couleur purement mariale, le culte de la Vierge y étant attesté par divers petits édifices, dont la chapelle de Soyarza, lieu de culte dédié à la mère de Jésus sur le chemin de l'Espagne ; relativement récente, cette chapelle a succédé à un édifice bien plus ancien, que les Prémontrés avaient érigé au XII^e^ siècle. L'actuel édifice célèbre notamment la sauvegarde miraculeuse d'une statue de la Vierge, restée intacte à la suite d'un incendie ayant dévasté l'ancien bâtiment. Enfin, Marie et saint Jacques sont associés à quelques kilomètres de là, dans la petite chapelle romane Saint-Nicolas d'Harambeltz, sur un magnifique retable du XVIII^e^ siècle où ils entourent et protègent saint Nicolas. Ne reste au pèlerin qu'à franchir les quelques kilomètres le séparant de Saint-Jean-Pied-de-Port, commune à partir de laquelle, en franchissant le col de Roncevaux, il n'aura plus qu'à suivre le rivage atlantique d'Espagne pour rejoindre Saint-Jacques-de-Compostelle.

COMPOSTELLE, ENFIN !

Parvenu au terme de son itinéraire, le « cheminant » franchit enfin le seuil de la cathédrale romane de Compostelle. Sans encore relever du gigantisme de ses cadettes gothiques, cette dernière offre de respectables mensurations, avec un développement intérieur d'une longueur de 97 mètres pour une largeur maximale de 67 mètres, sous une hauteur de voûte de 32 mètres, dimensions propres à frapper l'imagination du pèlerin médiéval, mais aussi à affermir

Suite page 28

Saint-Jean-Pied-de-Port fait partie, à l'instar de 156 autres villages français, de l'association des Plus Beaux Villages de France.

Informations partiques :

Prêts à chausser vos chaussures de randonnée, à boucler votre sac à dos et à partir vers Saint-Jacques-de-Compostelle ? Un tel voyage nécessite une préparation minutieuse. Heureusement, tous les détails pratiques relatifs à votre pèlerinage, sont disponibles auprès de l'ACIR Compostelle. Vous trouverez sur le site internet une liste d'hébergements de tous types, les cartes détaillées des sections du parcours, les différentes procédures d'obtention du certificat de pèlerinage (la fameuse crédentiale), etc.

Ce site propose également un agenda reprenant les manifestations culturelles, tant ponctuelles que permanentes, que vous rencontrerez sur votre chemin. Alors n'hésitez plus et en avant toute !

www.chemins-compostelle.com/



BLAYE UNE ÉTAPE SINGULIÈRE

AU CHAPITRE DES PLUS DISCRÈTES ÉTAPES DU CHEMIN DE TOURS, LA CITÉ DE BLAYE OFFRE L'EXEMPLE ACCOMPLI D'UNE PETITE VILLE AUSSI ACCUEILLANTE AUX VOYAGEURS RENOUVELÉS PAR LE PASSAGE DES SIÈCLES QUE PROPICE À LA MÉDITATION SPIRITUELLE DES PÈLERINS APPELÉS PAR COMPOSTELLE.

Active et charmante, Blaye est héritière d'une tradition deux fois millénaire, dont le fleuron monumental reste la citadelle qui la domine et la protège. Aujourd'hui, la ville basse s'étend dans la plaine environnante, séparée de la forteresse par le chenal qui, bien avant les installations de l'ensemble portuaire, fut son premier port, facteur primordial de son développement économique.

LA CITADELLE DE BLAYE, SENTINELLE CHRÉTIENNE

Dominant la rive nord de l'estuaire de la Gironde, la citadelle de Blaye couronne un massif calcaire que les Romains ont déjà fortifié au début du règne d'Auguste, un quart de siècle avant Jésus-Christ. De ce premier castrum, Blavia, il n'est rien demeuré après les invasions du Ve siècle. Le site se couvre ensuite, en 625, d'une nouvelle forteresse, dont ne subsistent que les fondations, devenues celles de l'abbaye Saint-Romain. Située sous l'actuel bastion homonyme, cette dernière a longtemps joui d'un grand prestige pour avoir, selon la légende, recueilli la dépouille de Roland, après le funeste épisode de Roncevaux. Aussi le pèlerin marchant vers l'Espagne avait-il tout loisir de prier au seuil de la « crypte de Roland », située au pied du bastion.

Mais l'essentiel de la citadelle actuelle est bien plus tardif, datant principalement de la seconde moitié du XVIIe siècle. Louis XIV en ayant ordonné la construction en 1652, le chantier est confié jusqu'en 1669 au comte de Pagan, bientôt relayé par le génial et inévitable Vauban. En quatre ans (1685-1689), le grand ingénieur organise un formidable système défensif, qui sera complété par le fort Médoc – sur la rive opposée de l'estuaire – et, au beau milieu du fleuve, par le fort de l'île Paté. Curieusement, Blaye ne connaîtra pas de véritable siège, son encerclement par les armées ennemies, en 1814, se trouvant notamment résolu par l'abdication de l'Empereur.

Pour comprendre la force évocatrice de cette citadelle dans l'esprit des pèlerins, il faut se rappeler la relative proximité d'une Espagne dominée, des siècles durant, par l'occupant musulman. Sans cette particularité, la disproportion de l'appareil défensif relèverait de l'inexplicable. Pour mieux s'en convaincre, le pèlerin contemporain aura tout intérêt à entrer dans la citadelle par la porte Dauphine. De là, il gagnera le rempart méridional, d'où se découvre une vue magnifique sur la Gironde, et le longera jusqu'au bastion des Pères, qui domine la vieille cité. Rien de plus aisé, dans ces conditions, que de mesurer à quel point l'accès à la citadelle est rendu difficile, pour ne pas dire impossible, par l'étroitesse du passage, par la profondeur du fossé et par la terrible nudité de la muraille.

Aujourd'hui encore, fidèles à un usage plusieurs fois séculaire, les pèlerins de Compostelle arpentent les rues de la cité avant de la quitter, de la place Marie-Caroline, bordée par la porte Royale qui ouvre sur la forteresse, à la porte de Liverneuf, dont les trois profondes arcades donnent accès au vieux château. Sur la place elle-même, la maison du commandant d'armes abrite le musée local. Gagnant le vieux quartier de Blaye, le promeneur découvre enfin que les ruelles et les placettes ont conservé l'ordonnance médiévale, même si les maisons remontent à des temps plus récents (du XVIIe au XIXe siècle), ainsi qu'en témoignent les cours, façades et toitures, qui sollicitent le regard et confèrent à l'ensemble une profonde humanité.

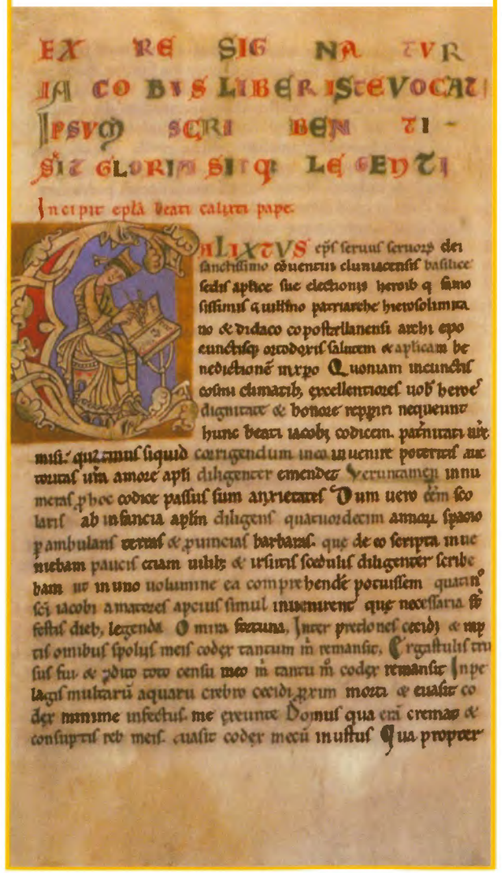


LA MARQUE DU TEMPS

Si les constructions classiques portent la marque du Grand Siècle par la régularité de l'appareil et l'élégance des formes qui équilibrent la puissance de l'agencement, le corps de château médiéval ne participe évidemment pas d'un tel dessein. Lieu de naissance de Jaufré Rudel, célèbre troubadour du XIIe siècle, le vieil et massif édifice adopte un schéma triangulaire ouvrant sur la promenade des remparts. Du haut de la tour des Rondes, intégrée à l'enceinte actuelle, c'est alors un splendide panorama qui se découvre au-delà des remparts ouest et nord, en passant par la robuste tour de l'Aiguillette et avant de revenir sur la place d'Armes, bordée par le couvent des Minimes dont le cloître et la chapelle incitent à la prière plus qu'à l'action.

Le *Codex Calixtinus*

Les Archives de la cathédrale conservent le *Codex Calixtinus* ou *Liber Sancti Jacobi*, manuscrit du milieu du XII[e] siècle rédigé à la gloire de saint Jacques le Majeur. Probablement dû au moine Aimery Picaud, son V[e] livre délivre, sur les deux principaux maîtres d'œuvre de l'église de Compostelle, un texte d'une remarquable précision : « *Les maîtres lapicides qui entreprirent la construction de la basilique du bienheureux Jacques s'appelaient Bernard le Vieux – c'était un maître génial – et Robert avec l'aide d'autres lapicides au nombre de cinquante environ sous la direction de Don Segeredo, vicaire et maître du chapitre, et de l'abbé Gundesindo, sous le règne d'Alphonse, roi d'Hispanie et de Diego I[er], vaillant chevalier et homme généreux.* »



© DR

la foi du marcheur contemporain. Son plan reste assez simple, enchaînant l'espace des trois nefs à celui du vaste transept qui, doté de collatéraux et de tribunes, ouvre sur le chœur à déambulatoire, lui-même cerné d'une ceinture de chapelles rayonnantes.

Couverte en berceau, la nef présente une belle élévation à deux étages, poursuivie dans le transept. Les voûtes des vaisseaux centraux sont renforcées par des arcs doubleaux supportés par d'élégants piliers. C'est d'ailleurs l'une des particularités de Compostelle que cette distinction vigoureuse des supports, l'alternance des piliers et des colonnes ruinant tout risque de monotonie.

Prolongeant l'impression visuelle délivrée par la hauteur des grandes arcades, les ouvertures des tribunes se déploient en magnifiques baies géminées compartimentées par des colonnettes doubles. Peut-être le caractère dramatique de cet espace intérieur est-il dû avant tout à la parcimonie de son éclairage, la nef et le transept ne recevant qu'indirectement la lumière. Le contraste n'en est que plus saisissant avec le foyer lumineux du chœur ceinturé par la claire-voie des hautes fenêtres.

C'est exactement sous le maître-autel que se trouve la crypte de saint Jacques le Majeur, relief altéré de l'église du IX[e] siècle. Mise en place en 1884, elle conserve les vestiges sacrés dans une châsse en argent due à l'orfèvre José Losada et inspirée des programmes sculptés dont le *Codex Calixtinus* avait transmis le souvenir. Si, donc, l'esthétique baroque en gouverne la conception, c'est bien aux figures romanes du Christ, des apôtres et des saints qu'elle se réfère. Les voyageurs ont tout loisir, au sortir du pèlerinage sacré, de découvrir le musée de la Cathédrale et son Trésor qui, conservé dans le bras sud du transept, abrite nombre de pièces rares. Les fidèles venus de France marqueront une halte particulière à la chapelle, précisément dite de France pour avoir été financée par Charles V afin qu'y soit célébrée quotidiennement une messe « pour la prospérité de la France » !



© Botond Horvath / Shutterstock.com

Compostelle. C'est seul que le pèlerin se présentera au seuil de la cathédrale.

FOCUS

LES AUTRES GRANDS PÈLERINAGES
ROME, JÉRUSALEM

ROME... SUR LA TRACE DES PREMIERS CHRÉTIENS

Avant même son statut de capitale de l'Antiquité, Rome reste surtout, pour la plupart des chrétiens du monde, la ville du Saint-Siège, la résidence du souverain pontife. C'est donc par centaines de milliers que, venus de toutes les contrées de la planète, ils font route, chaque année, jusqu'à l'esplanade du Vatican pour assister à une cérémonie menée par le pape et en recevoir la bénédiction *Urbi et Orbi*. Là, au milieu, d'une multitude d'autres fidèles parvenus au bout de leur voyage, ils communient sous la bannière de la même foi.

Infiniment plus mystérieuses, les catacombes disséminées sur le territoire de la cité romaine dispensent au pèlerin une émotion encore plus profonde, parce que plus intimement liée à cette première époque du christianisme où la pratique de cette religion était punie de mort. Rien de plus émouvant, de nos jours, que cette longue errance qui conduit le pèlerin contemporain au seuil des grandes catacombes creusées « hors les murs ». Il est assez difficile de savoir dans quelles conditions ces catacombes se transformèrent en immenses sépultures pour les chrétiens des premiers siècles. Ce qui est certain, c'est que ces lieux deviendront des buts de pèlerinage dès la publication de l'Édit de Constantin qui, en 313, autorise l'exercice de toutes les religions dans les frontières de l'empire.

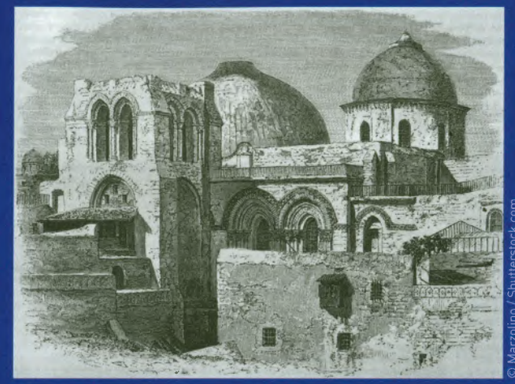
JÉRUSALEM... DANS LES PAS DU CHRIST

Lieu de pèlerinage pour les juifs, les Chrétiens et les musulmans, Jérusalem porte un nom que l'on espère prophétique, puisqu'il signifie, en hébreu, « la Paix apparaîtra ». C'est vers



C'est le 18 avril 1506 qu'est posée la première pierre de Saint-Pierre, basilique majeure de la chrétienté.





© Marzolino / Shutterstock.com

Illustration représentant l'église du Saint-Sépulcre considérée comme le site le plus sacré du christianisme.

l'an 1000 avant Jésus-Christ, que le roi David s'en serait emparé, y transférant l'Arche d'alliance. Dans la mémoire de tous les Chrétiens, Jérusalem reste la ville du martyre du Christ, mis à mort par les juifs sans que le gouverneur romain Ponce Pilate ait daigné intervenir. Au IIe siècle après Jésus-Christ, l'empereur Hadrien chasse ces mêmes juifs de Jérusalem. À la suite de l'édit de Constantin promulgué en 313, Jérusalem devient le premier centre de pèlerinage de l'histoire européenne.

La ville étant tombée aux mains du calife Omar en l'an 638, il faut attendre la première croisade de juillet 1099 pour la reprise de ces pèlerinages. Aujourd'hui, la situation est plus confuse que jamais, mais demeurent les trois sites rituels des trois religions du Livre : le mur des Lamentations, lieu sacré du judaïsme, est l'un des contreforts qui soutenaient la plate-forme du temple commandé par Hérode. Le dôme du Rocher avec sa coupole dorée et la mosquée al-Aqsa dominent le mont Moriah et constituent, après La Mecque et Médine, le troisième lieu saint des musulmans. La *via Dolorosa*, qui suivrait le parcours de Jésus vers le Calvaire, et l'église du Saint-Sépulcre, construite à l'emplacement du tombeau du Christ, enfin, restent les lieux saints du christianisme.

LE CAS PARTICULIER DU LATRAN

Au rebours de ce que croit souvent le grand public, Saint-Jean-de-Latran est la vraie cathédrale de l'évêque de Rome (qui est aussi le pape). Pour le pèlerin désireux d'assister à la messe assurée par le souverain pontife en tant qu'évêque romain, il est donc impératif de se diriger, un dimanche matin, vers la colline du Latran, surmontée par l'immense église. Les deux derniers rangs de ce classement des grandes basiliques sont occupés par Saint-Paul-hors-les-murs et par Sainte-Marie-Majeure.

© Pavel L Photo and Video / Shutterstock.com

LA VOIE DE VÉZELAY

Via Lemovicensis

Partant de la célèbre « colline éternelle » de Vézelay, la *via Lemovicensis*, ainsi nommée du fait qu'elle traverse le Limousin, est tout à la fois le cheminement le plus exaltant et l'itinéraire le plus rude du pèlerinage de Compostelle. Au gré de paysages vallonnés et champêtres, le cheminant découvrira de vieilles cités aussi chargées d'histoire ancienne que Bourges, Limoges ou Périgueux, tout en traversant des étendues d'une pureté sauvage à l'image des sombres plateaux du Limousin. C'est aussi sur cette voie qu'il lui sera le moins aisé de trouver le gîte et le couvert, en dépit du regain d'hospitalité individuelle ou familiale des dernières années, de nombreuses initiatives personnelles offrant au pèlerin un accueil désintéressé.

© Pecold / Shutterstock.com



C'est donc de la « colline éternelle » de Vézelay, dans le département de l'Yonne, que part ce deuxième grand itinéraire jacquaire, plus précisément sur le seuil de la basilique dédiée à sainte Madeleine. Au pèlerin curieux de savoir ce que la sainte qui assista Jésus jusqu'au pied de la Croix serait venue faire en Bourgogne, la légende locale a répondu depuis longtemps que sa venue aurait été due à son désir de se protéger des Sarrasins rôdant sur les côtes de la mer Méditerranée. D'ailleurs, pour faire taire les sceptiques, l'Église ne possède-t-elle pas l'argument suprême de la relique ? Une côte, une simple côte de la sainte, solennellement installée dans la nouvelle basilique en 1040 par l'abbé Geoffroy et définitivement authentifiée quelques années plus tard par le pape Étienne IX. Confirmation qui précipite instantanément des milliers de pèlerins vers la « colline éternelle » (expression due à l'écrivain Maurice Druon, en référence à la « colline sacrée » de Sion, ainsi nommée par Maurice Barrès). De Madeleine à Jacques, de la plus fidèle servante du Christ au plus discret de ses apôtres, se tend donc le fil du long itinéraire conduisant de la Bourgogne à la Galice.



© Marzolino / Shutterstock.com

Illustration représentant la « colline éternelle » de Vézelay.



© Philippe PATERNOLLI / Shutterstock.com

Edifice majeur de l'art roman, la basilique Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay tire ses origines de la fondation d'un monastère de moniales par Girart de Roussillon vers 858-859.

AU CŒUR DE LA FRANCE

Sur les chemins de cette Bourgogne à laquelle ses églises, ses paysages, ses villes... et ses vins ont donné une gloire universelle, La Charité-sur-Loire forme la première étape des cheminants. Curieusement, c'est à la charité des religieux du prieuré local, modeste succursale de la grande abbaye clunisienne, que la cité doit son nom. Au Moyen Âge, innombrables étaient les pèlerins en état de profonde détresse matérielle, morale et sanitaire. Aussi l'accueil chaleureux des

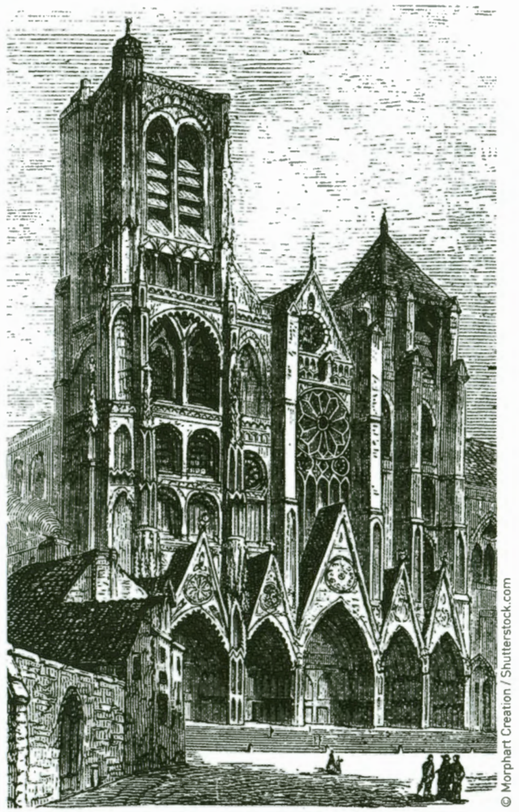


© Tommy Larey / Shutterstock.com

La Charité-sur-Loire, l'église Notre-Dame domine la Loire depuis la rive droite du fleuve.

« bons pères » du lieu à l'endroit des cheminants peu fortunés avait-il très vite rencontré un écho considérable, bien au-delà des frontières du royaume de France. De cette lointaine époque, il reste la magnifique église de La Charité, célèbre notamment pour son chevet à chapelles rayonnantes et pour l'hommage rendu par sa sculpture au Christ et à la Vierge Marie. De cette dernière, le tympan extérieur représente l'Assomption, Marie étant reçue, corps et âme, au ciel. Quant à la vie de Jésus, le fidèle en découvre, sur le tympan déplacé à l'intérieur de l'édifice, divers épisodes sacrés, Transfiguration, Adoration des mages, Présentation au temple... En quittant les lieux, le pèlerin a le choix entre deux routes de longueur sensiblement égale : celle de Bourges, au nord, celle de Nevers, au sud.

De toutes les innombrables étapes jalonnant les divers chemins de Saint-Jacques, Bourges est peut-être celle qui dérouterait le moins un pèlerin médiéval appelé à refaire le trajet de nos jours ! Située à l'exact centre géographique de la France et au cœur de sa tradition historique, la ville s'enorgueillit de son patrimoine monumental autant que de son prestigieux passé et de son rayonnement culturel. Paradoxalement, c'est à son déclin des Temps modernes que nous devons la conservation d'un exceptionnel ensemble médiéval de plus de 60 hectares, tout de maisons à haut pignon et pans de bois. Indépendamment de sa prestigieuse cathédrale Saint-Étienne, Bourges vaut par ses vieux quartiers et ses très nombreux édifices civils aussi anciens que somptueux : hôtel des Échevins, Lallemant, Cujas, etc. Pour le cheminant fatigué, enfin, les jardins de l'Archevêché ont tôt offert une aire de détente et de repos face au spectacle grandiose de la cathédrale, avant une remise en route parfois pénible !



© Morphart Creation / Shutterstock.com

Illustration représentant la façade de la cathédrale de Bourges dans les années 1890.

Le palais Jacques-Cœur, chef-d'œuvre du gothique civil

Érigé à partir de 1443, le palais du grand argentier de France, Jacques Cœur, tombé en disgrâce moins de dix ans plus tard, forme une sorte de quadrilatère irrégulier, donnant sur une cour bordée sur trois côtés par des galeries à arcades. Du rez-de-chaussée aux étages, la communication intérieure est assurée par des escaliers aménagés dans diverses tourelles. L'élégance de la décoration extérieure est à la mesure de l'ingéniosité de l'agencement intérieur ! Les fenêtres à meneaux, les grandioses cheminées sculptées et les voûtes boisées ou peintes ôtent tout caractère défensif à l'édifice, mais la puissante façade postérieure, sise sur l'ancien rempart qui protégeait la cité gallo-romaine, offre presque le visage d'une forteresse.



© DR

Depuis Bourges, la route est presque rectiligne jusqu'à la cité d'Issoudun, située à une petite quarantaine de kilomètres. Au centre de ce Berry si cher à George Sand, l'église Notre-Dame du Sacré-Cœur, devenue basilique mineure en 1874, constitue l'un des plus beaux sanctuaires de la voie de Vézelay. Les cheminants de Saint-Jacques font rarement l'économie d'une halte dans ce lieu qui réunit trois congrégations religieuses, réparties dans plus de 50 pays : les missionnaires du Sacré-Cœur, les filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, les religieuses missionnaires du Sacré-Cœur. Mais Issoudun, c'est aussi, indépendamment de

Bourges, les jardins de l'Archevêché et le spectacle grandiose de la cathédrale.



© Morphart Creation / Shutterstock.com



© Alain PITAULT / Shutterstock.com

À Issoudun, bordant la Théols, les bâtiments de l'Hôtel-Dieu abritent les collections du musée de l'Hospice Saint-Roch.

la collégiale Saint-Cyr, la ville de l'hospice Saint-Roch, ancien hôtel-Dieu fondé au XII^e^ siècle, reconstruit au XV^e^ siècle et aujourd'hui transformé en musée. Pour le cheminant actuel, c'est là une nouvelle occasion de découvrir ce qu'étaient les soins prodigués à ses lointains prédécesseurs, grâce à l'apothicairerie qui se fournissait directement dans le jardin de plantes médicinales entretenu par les religieux.

D'Issoudun à Déols, bourg distant d'environ 25 kilomètres, le parcours est encore plus rectiligne. Ce qui, au passage, ne facilite guère la tâche quand le vent – ce qui est fréquent – souffle de l'ouest et qu'il est – ce qui est presque aussi fréquent – chargé de pluie ! Une fois parvenus à Déols, avant-poste de Châteauroux, les pèlerins auraient tort de se mettre en quête de la grande abbaye bénédictine fondée au X^e^ siècle et de l'hospice spécifiquement fondé pour eux à la même époque. Car les guerres de Religion du XVI^e^ siècle sont passées par là, n'épargnant de l'ensemble que quelques murs ruinés et le clocher roman. À quoi le visiteur curieux ajoutera quelques fragments de décoration sculptée conservés au musée voisin de Châteauroux. En revanche, l'église Saint-Étienne, ornée d'une belle façade romane, a réussi à conserver la chapelle Saint-Jacques, dédiée au saint de Compostelle. Le cheminant peut y prier, mais aussi se recueillir devant le tombeau de saint Ludre qui, remontant au IV^e^ siècle gallo-romain, reste l'un des plus anciens sarcophages chrétiens de France.

UN DÉTOUR VERS LE NORD

Parvenus à Gargilesse-Dampierre, les pèlerins venus de Bourges retrouvent ceux qui avaient choisi la route de Nevers plus au nord. Dédiée à Notre-Dame, la belle église romane du XII^e^ siècle est célèbre pour son magnifique ensemble de chapiteaux qui mêlent les scènes bibliques à un bestiaire fantastique. Signe de la mémoire persistante du pèlerinage jacquaire, c'est dans le cimetière voisin que se dresse la tour Saint-Laurent au beau surnom d'Abri des pèlerins !

Un peu plus haut au nord-est, donc, Nevers conserve d'assez nombreuses traces du grand cheminement des pèlerins de Saint-Jacques. Le nom du saint apôtre est présent en de nombreux lieux, une croix des pèlerins est dressée sur l'une de ses places et plusieurs anciens établissements hospitaliers y prouvent, une nouvelle fois, l'intérêt et la sympathie agissante que les moines portaient aux cheminants. On trouve aussi à Nevers, sur la tour Bohier de la cathédrale Saint-Cyr, une monumentale statue de saint Jacques, remontant à l'époque de la Renaissance. Pourtant, il est à parier qu'ici le pèlerin mystique sera moins attiré par ces signes de reconnaissance que par le souvenir tragique de sainte Bernadette Soubirous, à l'origine du plus massif pèlerinage de l'époque contemporaine, celui de Lourdes ! Faut-il ici rappeler que des centaines de milliers d'enfants ont



© Hemis / Alamy Stock Photo

Déols, l'une des deux cryptes de l'église Saint-Étienne abrite le tombeau de saint Ludre, richement décoré de scènes de chasse..

reçu, à travers le monde, le prénom homonyme de Lourdes... à commencer par la fille de la chanteuse Madonna qu'il serait audacieux de présenter comme un modèle de vertu monacale ! Car c'est précisément ici, à Nevers, que Bernadette a terminé sa brève existence terrestre, au couvent discret de Saint-Gildard où est pieusement conservée sa dépouille.

Suite page 43



© David Hughes / Shutterstock.com

Au cœur de la verdoyante vallée de la Creuse, Gargilesse-Dampierre et l'église Notre-Dame.

VÉZELAY AU CŒUR DU CHRISTIANISME MÉDIÉVAL

ÉRIGÉE À LA SUITE DE L'INCENDIE AYANT DÉTRUIT UN PREMIER ÉDIFICE CAROLINGIEN, LE 25 JUILLET 1120, LA BASILIQUE SAINTE-MARIE-MADELEINE DE VÉZELAY SE DRESSE AU SOMMET DE LA COLLINE D'OÙ SAINT BERNARD PRÊCHA LA CROISADE, LE JOUR DE PÂQUES 1146. ÉTAPE INITIALE DE L'UNE DES ROUTES DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE, ELLE FORME PEUT-ÊTRE LE PLUS EXALTANT PRÉLUDE AU CHEMINEMENT DU PÈLERIN.

Il faut imaginer la joie de ce dernier, parfois venu de très loin et se recueillant une dernière fois au sein de la grande église romane. Rien de plus démonstratif en ce sens que les jeux de lumière, dont les concepteurs de la basilique ont fait le matériau symbolique de leur sanctuaire.

LA RÉVÉLATION PAR LA LUMIÈRE

Entré dans l'église par le narthex, sorte de vestibule destiné aux catéchumènes (chrétiens non encore baptisés), le pèlerin est ainsi invité à suivre un parcours initiatique lui permettant de symboliquement renouveler le sacrement du baptême. De la pénombre de ce narthex indirectement éclairé, il est convié à franchir le seuil du grand portail ouvrant sur la nef directement éclairée, elle, par la claire-voie des fenêtres hautes. En liaison avec le cycle cosmique du soleil (qui, à l'époque romane, tournait encore « autour de la terre »), la basilique dispose en effet de hautes ouvertures percées de telle façon que les rayons lumineux dessinent de lumineux itinéraires sur les murs et au sol.

Sur le sol de la nef centrale, se dévoile ainsi, aux yeux du pèlerin émerveillé, un chemin matérialisé par neuf taches lumineuses, dont l'alignement parfait intervient le 21 juin, jour du solstice d'été, à midi. C'est ainsi que, rythmé par les puissants supports des arcades, couvert par les arcs aux claveaux clairs et sombres, le chemin de lumière suit, jusqu'à l'apothéose du chœur, le pèlerin s'approchant de l'autel, dans l'espace sacré de la nef.

Au sommet des colonnes et piliers, les chapiteaux sont chargés de dispenser par l'image un enseignement des Évangiles à tous les fidèles qui, de façon très majoritaire, ne connaissent pas le secret de l'Écriture.

VÉZELAY

Les chapiteaux de Vézelay sont le fruit du travail d'au moins deux ateliers. Dans le narthex, ces chapiteaux sont décorés de feuillages ou d'un bestiaire fabuleux (sirène, oiseau à trois têtes), les scènes historiées se référant à la Bible (Décollation de saint Jean Baptiste, Sacre de David) ou aux traditions locales (saint Benoît ressuscite un enfant mort). Tout cela est le fait d'un art naïf toujours émouvant, propre à frapper les sens du pèlerin sur le départ. Dans les chapiteaux de la nef, l'allégorie est toujours traitée avec une grande clarté. L'une des premières scènes figure la Luxure et le Désespoir : la Luxure se présente sous les traits d'une femme au visage tordu par la souffrance dont le ventre et la poitrine sont dévorés par un serpent. Un horrible démon à la langue tirée et s'enfonçant une épée dans le corps symbolise le Désespoir, compagnon obligé de la Luxure. Entre ces deux personnages se dressent des plantes aux inquiétants enroulements !

Si la symbolique romane est parfois obscure à nos yeux d'hommes du XXIe siècle, le pèlerin médiéval était formé au déchiffrage des images sacrées. Ici, par exemple, le chapiteau intitulé *Le Moulin mystique* figure une scène banale, un personnage versant du blé dans un moulin tandis qu'un autre recueille la farine. La clé de cette énigme est fournie par les Écritures. Le premier personnage est Moïse, dépositaire de l'Ancienne Loi (le Blé) ; orné d'une croix, le moulin symbolise le sacrifice du Christ. Le second personnage, saint Paul, recueille la Farine (la Nouvelle Loi) qu'il a pour devoir sacré de transmettre.

AU SEUIL DU TEMPLE, L'IMAGE DE LA PENTECÔTE

Surmontant le portail du narthex qui ouvre sur la nef, le Christ de la Pentecôte rappelle au pèlerin le devoir du sacrifice. De ses paumes martyrisées jaillissent les rayons dirigés sur les apôtres porteurs de l'Évangile à travers le monde. Partout ailleurs, les peuples les plus divers sont associés à l'image des saisons laborieuses qui passent. Rien de plus saisissant, de plus jubilatoire, que cette foule incarnant toutes les nations : Juifs, Arabes, Indiens, Éthiopiens, Byzantins, Scythes, Romains, Pygmées, Géants, etc. Quant au cycle des travaux et des saisons, il est traduit par de très familières images : paysan coupant du pain, taille de la vigne, fauchage... l'ensemble étant rehaussé par des figures inattendues (acrobate, sirène, lion).



© Khun Ta / Shutterstock.com

© LianeM / Shutterstock.com



Sur la rive nord de la Vienne Saint-Léonard-de-Noblat doit son nom à l'ermite Léonard.

© Pecold / Shutterstock.com

Sainte Bernadette, élue par la Vierge

Née le 7 janvier 1844 au foyer d'un meunier ruiné et marqué par une destinée malheureuse, Bernadette Soubirous connaît dès l'enfance la double malédiction de la misère et de la maladie. Pourtant, c'est à cette fillette déshéritée que la Vierge Marie apparaîtra pour la première fois à Lourdes, le 11 février 1858, à la grotte de Massabielle. Recueillie à l'hospice de Lourdes, Bernadette y rencontre la congrégation des sœurs de la Charité de Nevers, dont le siège se trouve au couvent Saint-Gildard de Nevers. C'est entre les murs de ce couvent qu'elle passera les 13 dernières années de sa vie, y tenant le rôle d'infirmière quand sa santé le lui permet. Minée par diverses maladies, elle s'y éteint le 16 avril 1879, à l'âge de 35 ans.



© Marzolino / Shutterstock.com

Périgueux, capitale touristique et culturelle du Périgord blanc, le reflet des façades sur l'Isle.

LA ROUTE DU SUD

Reparti vers le sud, le cheminant croise bientôt La Souterraine, nœud de communication depuis les temps antiques. Il y admire ordinairement l'église Notre-Dame qui remonte à l'ère romane, construite par les moines de l'abbaye Saint-Martial de Limoges et halte traditionnelle pour les pèlerins de Saint-Jacques. On distingue encore, à l'angle sud-ouest de l'édifice, une pierre blanche qui fit office de repère pour eux, des siècles durant. Le lieu est d'ailleurs marqué par un mysticisme très ancien puisque la crypte de l'église abrite un ancien sanctuaire gallo-romain, auquel la ville doit d'ailleurs son nom. Pourtant, c'est en passant par le cimetière de la ville que les marcheurs se recueilleront le plus intensément, face à la lanterne des morts qui veille sur le repos de trois pèlerins pour qui La Souterraine marqua la fin du grand voyage.

La route passe ; bientôt, c'est l'entrée à Saint-Léonard-de-Noblat, bourg discret que domine le clocher de la basilique romane et où l'on distingue encore les portes de l'ancien hôpital destiné aux pèlerins malades. Limoges, ensuite, étape considérable où les traces de la dévotion jacquaire abondent : plaque d'accueil à l'entrée de la cité, statue du saint apôtre dans la cathédrale Saint-Étienne, croix au socle coquillé et au fût sculpté des douze apôtres devant la chapelle Saint-Aurélien ! Si Périgueux, enfin, conserve son antique amphithéâtre romain ainsi que la célèbre tour de Vésone qui remonte à la fin du IIe siècle, c'est seulement après le déferlement des Wisigoths, Francs et autres Normands qu'elle est devenue un site

Suite page 46



SAINT-ÉTIENNE DE BOURGES

CATHÉDRALE UNIQUE

À BOURGES, C'EST SOUS L'AUTORITÉ DE L'ARCHEVÊQUE LOCAL, HENRI DE SULLY, QU'EST DÉCIDÉE EN 1195 LA CONSTRUCTION D'UNE CATHÉDRALE GOTHIQUE, LA PREMIÈRE AU SUD DE LA LOIRE. PLACÉ SOUS LA DIRECTION D'UN MAÎTRE D'ŒUVRE INCONNU, MAIS VENU DU NORD DE LA FRANCE, LE CHANTIER EST OUVERT PAR LE CHEVET, DRESSÉ SUR LA PETITE ÉGLISE ROMANE QUI, AU XIE SIÈCLE, AVAIT ELLE-MÊME ÉTÉ CONSTRUITE SUR UN FRAGMENT DU REMPART GALLO-ROMAIN.

Pour attirer les pèlerins partis pour Compostelle, et faire de la cathédrale une étape obligatoire de leur périple, l'abbé cistercien Guillaume du Donjon réussit à obtenir un fragment de la mâchoire de saint Étienne ! Le chantier ayant aussitôt redoublé d'activité, la grande église reçoit la consécration le 5 mai 1324, à l'occasion d'une cérémonie dirigée par l'archevêque Guillaume de Brosse.

LE REFUS DE LA MODERNITÉ GOTHIQUE

En dépit de cette date relativement tardive, la cathédrale Saint-Étienne n'en conserve pas moins le principe primitif de la voûte sexpartite (en usage à Notre-Dame de Paris) dont les ogives tombent sur de larges supports cylindriques. Partout ailleurs, pourtant, l'édifice se signale par une étonnante originalité : le transept est supprimé, ainsi que la tribune, ce qui confère aux grandes arcades une légèreté surnaturelle. L'espace intérieur se signale par l'ampleur de la nef qui atteint une hauteur de 36 mètres, mais la principale originalité de l'édifice tient à la différence de hauteur entre les voûtes des nefs latérales, ce qui a rendu possible l'ouverture d'une rangée de baies créant un surprenant effet d'éclairage.

Quant aux vitraux, ils forment l'un des plus beaux ensembles de l'univers gothique avec celui de Chartres. Avec leur bleus profonds et leurs rouges éclatants, les verrières des hautes fenêtres et des absidioles datent du premier quart du XIIIe siècle, les plus belles et probablement les plus émouvantes restant celles du chœur. Comme à Chartres, c'est par les corporations (boulangers, bouchers, pelletiers, maçons, etc.) que les vitraux ont été financés. Il est probable qu'ils ont été installés dès les premières décennies du chantier, les verriers profitant ainsi des échafaudages des maçons.

LE MESSAGE DE LA FAÇADE

Annonçant l'ordonnance intérieure de la cathédrale, les cinq portails de la façade occidentale équilibrent par la force de leur impact horizontal l'effet de verticalité massive dégagé par la puissance des lourds contreforts, dont les constructeurs avaient pourtant pris le risque d'amincir la base, condition nécessaire à la mise en place de cette quintuple ouverture. C'est d'ailleurs peut-être à cette particularité qu'est dû le dramatique effondrement de la tour nord, le 31 décembre 1506.

Au portail central, le Jugement dernier, d'un saisissant réalisme, figure parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture gothique. Les morts sortent de leurs tombeaux, saint Michel pèse les âmes sous le Christ entouré des anges portant les instruments de la Passion, la Vierge et saint Jean intercèdent pour le pardon des pécheurs. Au seuil de l'édifice, le pèlerin assiste ainsi au châtiment des damnés, précipités pour l'éternité dans le chaudron infernal, sans aucune distinction sociale, la jeunesse et la beauté des pécheresses ne leur valant aucune indulgence, bien au contraire ! L'ampleur insolite de Saint-Étienne s'explique en partie par la position stratégique de Bourges, au sud de la Loire, face à une Aquitaine dominée par les Anglais. C'est au chevet, l'un des plus beaux de toute l'histoire de la construction religieuse, que se lit le plus clairement cette ambition, dans l'étagement pyramidal des surfaces courbes jointes par les doubles volées des arcs-boutants étagés.

LES CINQ PORTAILS DE BOURGES

La disposition monumentale des cinq portails de Bourges constitue une singularité dans l'histoire de l'architecture gothique ; un piédestal de 15 marches précède leur alignement, sur une largeur totale qui dépasse 73 mètres. De droite à gauche, les cinq tympans illustrent autant de sujets différents : Vie de saint Ursin qui fut le premier évêque de Bourges, Martyre de saint Étienne, Jugement dernier, Apothéose de la Vierge et Vie de saint Guillaume, archevêque local du XIIIe siècle. Le portail de droite est le plus ancien, cependant que celui de gauche a été refait, de 1508 à 1530, après l'effondrement de la tour nord, remplacée par les soins de l'architecte Guillaume Pelvoysin, auteur de la flamboyante structure qui culmine à quelque 65 mètres.



© robert napiorkowski / Shutterstock.com

de pèlerinage, autour de la basilique bâtie sur le tombeau, aujourd'hui disparu, de saint Front, évangélisateur du Périgord.

Sur la route de Saint-Jacques, il existe peu d'édifices aussi marquants que l'actuelle cathédrale. D'autant plus que, si la partie monastique du bâtiment remonte à l'époque romane, c'est un siècle plus tard et précisément pour accueillir les cheminants de Saint-Jacques que l'église a été l'objet d'un agrandissement considérable. Parmi les autres édifices remontant ici au Moyen Âge, Saint-Étienne-de-la-Cité, érigée au XII^e siècle, a beaucoup souffert des tumultes de la guerre de Cent Ans et surtout des effroyables guerres de Religion, au XVI^e siècle. Aux yeux du cheminant, qui a fait le choix de la simplicité, de l'austérité et de l'humilité, la cité peut sembler quelque peu fastueuse, son héritage renaissant lui conférant un brillant cachet. Ainsi de la maison Estignard à la façade profusément ornée, de la maison du Pâtissier, plus médiévale encore que renaissante, ou des innombrables façades italianisantes qui se reflètent à la surface de l'Isle. Peut-être cependant le signe le plus exemplaire de cette prospérité reste-t-il l'ensemble des trois édifices formant la maison des Consuls, singulier complexe qui agrège l'image profane au vocabulaire sacré, les espaces intimes aux cours princières, la tradition du Moyen Âge aux innovations de la Renaissance.

LES DERNIERS KILOMÈTRES

À partir de Bergerac, les traces des anciens pèlerinages sont moins prégnantes. À Bazas, cependant, les pèlerins font souvent une halte spirituelle dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, siège de l'un des plus anciens évêchés de France. Son chantier ayant été ouvert au XIII^e siècle, c'est à l'évidence au modèle des cathédrales gothiques du nord de la France que se sont référés ses maîtres d'œuvre. Une fois encore, le portail central est consacré à la scène du Jugement dernier, le Christ y trônant dans la posture du Juge suprême, entouré de la Vierge Marie, de saint Jean et des anges qui portent les instruments de sa passion. En revanche, c'est uniquement à la Vierge qu'est dédié le portail sud : Dormition et Couronnement y délivrent au cheminant un message d'une profonde humanité, sentiment encore renforcé par la présence voisine de l'ancien hôpital où tant de marcheurs reçurent les soins de religieux puisant crèmes et onguents dans la superbe apothicairerie locale.

Saint-Front, l'église aux coupoles

La cathédrale de Périgueux, dont le chœur abrite les reliques de saint Front, a été construite sur un plan en croix grecque d'une étonnante originalité. C'est de l'intérieur que l'effet en est le plus saisissant, l'ensemble de la voûte étant formé de cinq vastes coupoles dont les pendentifs retombent sur d'énormes piliers carrés. Une telle disposition ne se retrouvera guère qu'à Saint-Marc de Venise, basilique plus tardive. À l'extérieur, l'appareil décoratif est d'une rare sobriété, la haute tour à quatre faces du clocher étant seule à recevoir, en partie supérieure des trois étages, un ensemble de frises sculptées évoquant le bestiaire fantastique médiéval, les griffons y cohabitant sans hiatus avec les agneaux mystiques de la Rédemption !

Halte séculaire sur le chemin de Saint-Jacques, Orthez conserve intacte sa réputation d'accueil auprès des cheminants, l'hôtel de la Lune (XV^e siècle) ayant tout récemment repris son activité hospitalière, les pèlerins y bénéficiant de toutes les attentions. Rien de surprenant, dans ces conditions, que l'on trouve une très belle effigie contemporaine, taillée dans le bois, de saint Jacques au cœur de l'église Saint-Pierre. Les Pyrénées sont proches désormais et, pour les rejoindre, le marcheur doit franchir l'ancien pont fortifié, jeté sur le Gave au XIII^e siècle. Comme tous les édifices du même genre, il possédait un système défensif dont ne demeure, aujourd'hui, qu'une tour-porte au beau milieu de son tablier. À partir de là, les étapes d'Ostabat et de Saint-Jean-Pied-de-Port, déjà rencontrées dans le chapitre précédent, marquent la fin du trajet français de la voie de Vézelay sur la route du grand pèlerinage espagnol.

Périgueux, les toits de la cathédrale Saint-Front bâtie sur le tombeau de saint Front de Périgueux, évangélisateur du Périgord au III^e siècle.

FOCUS

LES JACQUETS ARTISANS DU SUCCES DE COMPOSTELLE

DEPUIS L'AUBE DU PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE, LES RÉCITS DE JACQUETS SONT LÉGION ET CONSTITUENT UNE SOURCE INESTIMABLE POUR LES HISTORIENS.



© Granger NYC/Rue des Archives

Une telle abondance littéraire s'explique, sans doute, par la volonté des fidèles de témoigner d'une expérience unique dans une vie terrestre, qui, a fortiori, donne droit à un ticket d'entrée au Paradis. Dans un manuscrit apocryphe de 834, Alphonse II le chaste, roi des Asturies (792-842), prétend aller immédiatement sur les lieux de la découverte du tombeau. Après avoir fait édifier un petit sanctuaire de pierre et d'argile pour les pèlerins, il décrète trois jours de prières en hommage à saint Jacques. De facto, certains spécialistes le considèrent comme le précurseur des chemins de Compostelle.

Il est toutefois communément admis que Godescalc (parfois appelé Godechaud) a été le premier pèlerin à laisser un carnet de voyage, écrit, semble-t-il, sur sa demande par un moine d'Abelda (près de Logroño en Espagne). Évêque du Puy-en-Velay et abbé de Monastier-Saint-Chaffre, Godescalc serait parti en 950 ou 951, en plein hiver, accompagné d'une nombreuse suite. Il s'entoure non seulement de membres du clergé et de gens d'armes, mais aussi de troubadours et de jongleurs. À son retour, il fait élever la chapelle Saint-Michel-d'Aiguilhe, en 962, un sanctuaire très prisé des pèlerins du Moyen Âge. Puis, la ville du Puy-en-Velay deviendra le point de départ de la *via Podiensis*, l'un des quatre chemins traditionnels pour Compostelle. Une prière reproduite à la fin du récit mentionne les motivations profondes de Godescalc : la date du martyr de saint Jacques coïncide avec le jour de sa naissance et celui de son élévation au rang d'évêque. « Accorde-nous ta miséricorde [...] que nous possédions la vie éternelle avec les anges comme ton apôtre Jacques : en ce jour où il fut couronné par les anges et gravit les cieux, en ce même jour l'évêque Godescalc quitta le sein de sa mère pour apparaître sur terre, c'est aussi en ce même jour anniversaire de sa naissance qu'il reçut son épiscopat... »



© Rue des Archives/Tallandier

LES ANCÊTRES DU GUIDE TOURISTIQUE

Cependant, c'est à Aimery Picaud (vers 1130), natif de Parthenay dans le Poitou, que revient sans nul doute la paternité des chemins de Compostelle. Dans le *Guide du pèlerin*, ce monument de la littérature jacquaire, le chancelier pontifical pour le pape Calixte II s'efforce de justifier le *Jacobeo* (nom espagnol du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle). Sa contribution à l'essor de Compostelle est capitale dans la mesure où la multiplication des fausses reliques décrédibilise, déjà au Moyen Âge, les lieux de culte. En 1495, Herman Künig von Vach, moine servite du monastère de Vacha, près de Fulda, achèvera un autre guide pratique du pèlerinage en six cent cinquante vers. Comme de nombreux pèlerins allemands, il emprunte la célèbre route du nord qui arrive à Paris, l'Oberstrasse et au retour, la Niederstrasse qui traverse la Suisse. À l'instar de son prédécesseur poitevin, il conseille, entre autres, d'éviter certaines provinces ou villes comme Cereibro et préfère passer par Lugo. Les nobles, y compris de prestigieux monarques européens, ne sont pas en reste. Des chroniques de l'époque relatent le pèlerinage de Louis VII le Jeune (1120-1180). Le roi de France serait passé par la cathédrale de Saint-Sernin à Toulouse (« *rediens a sancto Jacobo et per Tolosanam transiens* »). Il est vraisemblablement le seul souverain de l'Hexagone à avoir honoré le tombeau de l'apôtre. En revanche, aucun document historique ne permet de certifier que Charlemagne ne se soit jamais rendu en Galice. La légende de la « Voie lactée » menant l'empereur d'Occident au sépulcre (chronique de Pseudo-Turpin) participe en fait d'une volonté de « propagande ».

MOULT AVENTURES TRUCULENTES

Le pèlerinage procède parfois d'un acte de contrition à l'image de Guillaume X d'Aquitaine (1099-1137), dernier duc de sa dynastie. Ce noble érudit a soutenu l'anti-pape Anaclet de 1130 à 1134, mais, subjugué par l'éloquence de saint Bernard à Parthenay, il finit par se soumettre à l'Église. Avant de mourir en pèlerinage à Compostelle, il confie sa fille, Aliénor d'Aquitaine (vers 1120-1204), alors âgée de quatorze ans et héritière du duché, à son suzerain Louis VI le Gros, roi de France. Philippe de Commynes (1447-1511), quant à lui, aurait accompli le pèlerinage en 1471. Conseiller de Charles le Téméraire, puis aux ordres de Louis XI à partir de 1468, il rédige ses *Mémoires* considérées aujourd'hui comme le témoignage majeur du XVe siècle. Sénéchal du Poitou depuis 1476, il meurt en 1511. Sur son tombeau (visible au musée du Louvres), une sculpture le représente enveloppé d'un manteau sur lequel sont dessinées trois coquilles Saint-Jacques reprises également sur ces armes. En 1512, Jean de Zielbecke, bailli de Comines, choisit, quant à lui, la voie maritime. Ses carnets de voyage rapportent les nombreuses tempêtes qu'il doit essuyer avant d'atteindre les côtes galiciennes. Le souci du détail dans la plupart des textes atteste de l'engouement de leurs auteurs.

Le médecin Jérôme Müntzer de Nuremberg, par exemple, prend note de tout, de l'architecture jusqu'aux cannes à sucres (1495). Un peu plus tard, l'ouvrage, *L'itinerario di Bartolomeo Fontana - L'itinéraire de Bartolomeo Fontana* a été traduit par Jean Corsini -, concernant le voyage de Bartolomeo Fontana, un notable vénitien, représente aux yeux des spécialistes, l'une des contributions les plus remarquables de la littérature compostellane. Outre des descriptions minutieuses (itinéraires, étapes, hôpitaux et prières), l'œuvre surprend par sa qualité que l'on peut qualifier de romanesque : « Désireux de voir les nombreuses vénérations et les innombrables reliques laissées par nos croyants, désireux aussi de voir les différentes parties du monde, je décidai l'année 1538 d'aller dans cette Galice si renommée. Je mis donc mon manteau et mon chapeau, je pris mon bourdon et c'est ainsi que je devins pèlerin. Le 19 février de la même année, premier jour de carême, je pénétrai sur la très longue route du bienheureux saint Jacques. » Bartolomeo Fontana arrivera à destination onze années plus tard, en 1550 ! Il fait publier le compte rendu de son long périple, rédigé à partir de ses notes quotidiennes. En France, il a effectué plus de soixante étapes de Mulhouse - où il est arrivé en marchant depuis Bâle en Suisse - en passant par Perpignan jusqu'au col du Perthus, aux portes de l'Espagne.



© Coll. Jonas/KHARBINE-TAPABOR

LA VOIE DU PUY-EN-VELAY

Via Podiensis

Dite *via Podiensis*, la voie du Puy-en-Velay est la plus ancienne des très grandes routes menant à Saint-Jacques-de-Compostelle, ayant été inaugurée au beau milieu du Xe siècle par l'évêque Godescalc, père spirituel de tous les cheminants du millénaire suivant. Sa popularité auprès des pèlerins contemporains, elle la doit autant à la beauté des paysages traversés qu'à la richesse des patrimoines rencontrés. Passant des terres volcaniques du Velay aux plateaux ondulants de l'Aubrac, de la rude vallée du Lot aux charmants vallons aquitains, elle traverse de surcroît un grand nombre de cités dont l'héritage monumental transmet une mémoire deux fois millénaire, Le Puy-en-Velay, bien sûr, mais aussi Conques, Figeac, Cahors, Moissac, Lectoure, Condom…





Illustration représentant la ville du Puy-en-Velay et le rocher Corneille.

Souvent présentée sous le label de « voie royale », la *via Podiensis* réunit, plus que n'importe où ailleurs, des cheminants venus de tous les pays du monde et qui ont choisi Le Puy-en-Velay comme point de départ, sans préjudice des kilomètres déjà parcourus pour y parvenir. C'est en période estivale que l'affluence y est maximale ; mais certains courageux choisissent de réaliser le chemin à la saison froide, certains de trouver une infrastructure hospitalière libre de tout encombrement !

Rares sont les cités qui, plus que Le Puy-en-Velay, pourraient exciper d'un plus glorieux héritage chrétien. Avant même de s'engager sur le chemin de Compostelle, les pèlerins découvrent ici un site popularisé dès les premiers âges de la christianisation par des apparitions de la Vierge, lui ayant valu, vers la fin du v[e] siècle, l'installation d'un évêché et l'édification d'une basilique dédiée à Notre-Dame. Déployée dans un cadre naturel remarquable, la ville constitue ainsi l'un des hauts lieux de pèlerinage de la chrétienté. Y sont notamment vénérés saint Michel, dont l'effigie se dresse au sommet d'un pic vertigineux et, surtout, la Vierge Marie, « Notre-Dame de France », dont



© Pecold / Shutterstock.com

Sur la ligne de départ, Notre-Dame du Puy

Au centre-ville, la cathédrale Notre-Dame a connu diverses campagnes d'agrandissement, toujours dans le but de faire face à l'afflux des pèlerins. Roman au départ, l'édifice s'est ainsi transformé de telle façon, notamment aux XVIIIe et XIXe siècles, qu'il est difficile de lui attribuer un style bien précis ; illumination de l'intérieur et allègement des supports auront été, au cours de ces chantiers de remaniement, les maîtres mots. Reste à signaler une indéniable influence byzantine, notamment attestée par la voûte en coupoles de la nef. À proximité immédiate, l'antique baptistère Saint-Jean est précédé par un porche rehaussé de reliefs gallo-romains ; en revanche, c'est du bas Moyen Âge que date la totalité du splendide palais épiscopal.



© Beti944 / Shutterstock.com

la gigantesque statue en fonte, juchée en 1860 au sommet du puissant rocher Corneille (ou mont Anis), domine la vieille ville ainsi que la cathédrale qui lui est dédiée. Étroitement liée aux pèlerinages, la renommée du site a favorisé l'extension urbanistique de la cité à la fin du Moyen Âge, ainsi que l'attestent les nombreuses maisons médiévales ayant survécu au passage des siècles.

SUR DES ROUTES D'UNE PURETÉ SAUVAGE

C'est en traversant des paysages d'une calme et paisible beauté que le cheminant gagne Saugues, ancienne capitale du Haut-Gévaudan (cette province rendue célèbre par les ravages de *la Bête du Gévaudan* au XVIIe siècle), distante d'une petite quarantaine de kilomètres et blottie dans un écrin de basses collines. Des siècles durant, les pèlerins y ont bénéficié des soins dispensés par l'hôpital Saint-Jacques ; l'édifice existe toujours, mais de nos jours il a été transformé en maison de retraite. La tradition religieuse de la cité persiste cependant ici, notamment à l'intérieur de l'église collégiale Saint-Médard, édifice gothique du XVIe siècle qui abrite un mobilier et un trésor d'une qualité exceptionnelle. La pièce magistrale en est une Maestà (Vierge en Majesté) du XIIe siècle, accompagnée d'une Pietà (Vierge de Pitié) du XVe siècle et de trois croix processionnelles de style Renaissance. Les pèlerins s'intéresseront plus particulièrement aux reliques du héros local, saint Bénilde, dont les restes sont conservés dans une châsse brillamment ouvragée.

Le Sauvage, ensuite. Étrange nom pour une localité réputée pour son auberge ancestrale, mais amplement justifié par la sauvage splendeur d'un environnement qui culmine ici à 1292 mètres. Dans

Au Puy-en-Velay, la gigantesque statue de « Notre-Dame de France », construite entre 1856 et 1860 à partir de canons capturés lors du siège de Sébastopol, domine la ville.

l'établissement templier du lieu, la tradition d'accueil et de soin des pèlerins a été perpétuée jusqu'à nos jours. Et là encore, au lieu-dit l'Hospitalet du Sauvage, les cheminants de Compostelle trouvèrent, dès 1198, un dispensaire destiné aux malades et aux blessés. Partout dans la région, le culte de saint Roch, victime et vainqueur de la peste, ce monstrueux fléau médiéval, l'emporte sur tous les autres, mais le héros local est très souvent représenté sous les traits d'un simple pèlerin avec tous ses attributs traditionnels, la pèlerine, la coquille, le bourdon.



© De sigurcamp / Shutterstock.com



© Zvonimir Atletic / Shutterstock.com

Saint Roch est très régulièrement représenté avec tous les attributs traditionnels du pèlerin.

À partir d'ici, le marcheur entre au royaume d'une nature encore admirablement préservée. La route passant fréquemment à plus de mille mètres d'altitude, l'air y est particulièrement vivifiant et les paysages se signalent par leur inoubliable beauté. C'est ainsi que, dans le magnifique département de l'Aveyron, la ville d'Aubrac perpétue, dans un cadre demeuré intact, l'esprit des tout premiers pèlerinages chrétiens. Ici, en l'an 1120, un certain Adalard, vicomte des Flandres, victime d'une attaque de brigands puis d'une tempête de neige, reçut la révélation divine de son devoir et, mettant un terme à ses voyages, procéda à la construction d'un monastère-hôpital, dit Hospice Notre-Dame des Pauvres et destiné à l'accueil et au soin des

À Aubrac, le clocher de l'église du début du XIIIe siècle abrite la célèbre cloche des Perdus.

pèlerins. Si toute trace de cet édifice a désormais disparu, l'église du début du XIIIe siècle transmet depuis bientôt un millénaire l'écho des terreurs du temps, avec sa célèbre *Cloche des perdus*, que les clercs actionnaient quand les voyageurs, trompés par la neige et le brouillard, perdaient leur chemin. Pour les cheminants contemporains, moins sujets à ces égarements, l'ancienne tour des Anglais, élevée en 1353 à plus de 30 mètres de hauteur, fait désormais office de gîte d'étape ! Plus loin encore, à Espalion, l'église de Perse se dresse sur le lieu supposé du martyre de saint Hilarian, décapité par les Sarrasins aux alentours de l'an 730. Les scènes de la Pentecôte, de l'Apocalypse et du Jugement dernier ornent sa façade tandis que l'espace intérieur vaut surtout par la beauté de ses chapiteaux. Non loin d'Espalion, les pèlerins furent longtemps accueillis par les Templiers, avant de franchir le Lot, véritable frontière entre les parties septentrionale et méridionale de la voie du Puy-en-Velay:

Suite page 60

La bête du Gévaudan

La bête du Gévaudan a sévi dans les montagnes des alentours et près de Saugues entre 1764 et 1767. Elle aurait tué plus de 100 personnes. Elle terrorisa la région pendant trois ans. Sur le lieu même où aurait été tuée la bête, certains assurent que « l'herbe ne vient pas plus haute une saison que l'autre ».



© BlueLotusArt / Shutterstock.com

Paysage du Gévaudan.

© Thomas Cabeiro / Shutterstock.com

FOCUS

CAHORS

UNE TRADITION DEUX FOIS MILLÉNAIRE

TANT POUR LES PÈLERINS CONTEMPORAINS QUE POUR CEUX DU PASSÉ, L'ARC DE DIANE, SEUL VESTIGE DES THERMES ANTIQUES, RAPPELLE L'ÂGE VÉNÉRABLE DE CAHORS, CAPITALE PRIMITIVE DES CADURQUES SOUS LE NOM DE *DIVONA CADURCORUM*.

Blottie au creux d'un méandre du Lot qui l'enserre sur trois côtés, la cité cadurcienne est certes l'une des plus belles villes médiévales de notre pays, son admirable patrimoine de pierre se signalant par l'homogénéité des toits, des murs, des cours, des rues... En quelque sorte, une image idéale de la ville héritière d'une longue tradition. À Cahors, l'évangélisation a été le fait de saint Didier, à qui est attribuée la construction de la première cathédrale, au VII[e] siècle.

LES COUPOLES DE LA CATHÉDRALE SAINT-ÉTIENNE

Fleuron de la cité, la cathédrale Saint-Étienne présente un plan d'une rare simplicité : deux travées surmontées de deux coupoles romanes ; consacrée en 1119, l'église est ainsi le plus ancien édifice religieux de France, dont la voûte est formée d'une succession de coupoles. Si le portail occidental a été dépouillé de ses statues au XVI[e] siècle, celui du flanc nord s'inscrit parmi les grandes réussites de la statuaire monumentale romane. La scène figurée est celle de l'Ascension, le Christ, entouré de quatre anges, s'élevant vers le ciel où l'attendent les troupes célestes qui jaillissent du registre supérieur. Toute la partie inférieure de la représentation est occupée par la frise des apôtres. Assemblés autour de la Vierge Marie placée immédiatement sous son fils, ils témoignent de leur foi et de leur ferveur, mais aussi de leur émerveillement, par la variété de leurs postures. Deux anges au mouvement dansant complètent la composition en marge de petites scènes historiées rappelant l'histoire et le martyre de saint Étienne, patron de la cathédrale. À l'extérieur, le visiteur observera de singuliers détails, telle cette porte romane à baie trilobée ouverte sous un arc de décharge, ou cette arcature d'accolades aux montants de brique, également placée sous un arc de décharge en briques convergentes. Le cloître est remarquable par la finesse de sa décoration et les multiples nervures de ses quatre galeries. Quant à la grande simplicité de l'espace intérieur, c'est à ses harmonieuses proportions qu'elle est due, mais aussi à l'ampleur des deux grandes coupoles, de 16 mètres de diamètre, reposant sur de puissants supports. Le chœur gothique s'enchaînant directement à la nef principale, l'abside est agrémentée de trois chapelles ajoutées au XV[e] siècle.



L'EXTRAORDINAIRE PONT VALENTRÉ

Des fortifications médiévales de Cahors, il reste quelques impressionnants vestiges, la tour du château du Roi, le rempart nord, la Barbacane, etc. Cependant, aucun ouvrage d'art ne témoigne aussi magnifiquement du génie défensif de la cité que le prestigieux pont Valentré, probablement la plus belle réalisation française de ce genre. Établi sur le Lot au XIV[e] siècle, il dresse ses trois grandes tours carrées de 40 mètres de hauteur au-dessus de six puissantes arches gothiques et renforce son invincibilité par de lourdes saillies triangulaires – ou avant-becs – crénelées et placées en amont. Emblème de la cité, il a figuré très anciennement sur son sceau, formant ainsi une introduction idéale à la recherche du riche patrimoine de l'antique cité.



© Anibal Trejo Shutterstock.com

LA MÉMOIRE DES PIERRES

Pèlerin ou simple promeneur, chacun peut à sa guise errer dans le lacis des rues et ruelles de la ville, en quête de découvertes toujours renouvelées. Au nombre de ces dernières, on relève le palais d'Uzès, dont il reste quelques fragments à côté de l'église Saint-Barthélémy, construite sur ordre de Jean XXII, pape originaire de la ville, et dominée par une haute tour crénelée et percée de rares ouvertures, animée par l'alternance de la pierre et de la brique. Plus récente (XV[e] siècle), la maison Roaldès demeure le plus beau témoin de l'architecture civile à Cahors. Ses baies à meneaux encadrées de pans de bois et sa galerie à balustrade illustrent le renouvellement du vocabulaire architectural au soir du Moyen Âge. Il faudrait encore signaler la façade italianisante du numéro 40 de la rue du Docteur-Bergounioux, qui contraste avec la proche maison Issala, au caractère médiéval ; ou encore la maison du Bon Pasteur, rue Nationale, avec son fronton de pierre à volutes. Plus récemment, enfin, la halle de brique et de pierre, place Goldemar, s'est inscrite sans rupture au cœur du considérable héritage cadurcien.



© Francky38 / Shutterstock.com

L'édification de l'imposante église de Conques débuta en 1041 pour se terminer en 1052.

LES LIEUX DE LA MÉMOIRE MÉDIÉVALE

Pour qui douterait encore de l'importance primordiale des reliques dans la chronique des pèlerinages chrétiens, l'exemple de Conques dissiperait jusqu'au moindre doute. De nos jours, l'église de Conques n'est pas de celles que l'on rencontre par hasard. Située au nord de l'Aveyron, entre l'âpre plateau d'Aubrac, les gorges encaissées du Lot et les Causses, elle exige du voyageur un effort particulier, tant le monde moderne l'a placée à l'écart de toute grande voie de communication. S'il n'en allait pas de même au temps des pèlerinages médiévaux, c'est que l'abbaye locale avait, de façon peu orthodoxe, réussi à s'approprier les reliques de la petite sainte Foy, la réputation de la jeune martyre et les miracles opérés en son temple assurant au vénérable chapitre une prospérité durable. Tout autour, la petite cité n'a cessé de se développer, les présents enrichissant constamment le trésor ecclésiastique. Fortune qui ne fait que croître et embellir au XIe siècle, lorsque le pèlerinage de Compostelle met en marche les peuples d'Europe, Conques se trouvant sur la voie du Puy. La foule se fait même si compacte qu'il faut construire un nouvel édifice, l'actuelle Sainte-Foy, pour remplacer l'ancien, Saint-Sauveur !

Lauzerte, « capitale du Quercy blanc », se trouve à l'emplacement d'un ancien oppidum gaulois.



© Sergii Rudiuk / Shutterstock.com

Après avoir traversé Figeac, puis Cahors, c'est en direction de Lauzerte que le cheminant incline sa course. « Capitale du Quercy blanc », Lauzerte entretient depuis plusieurs siècles un rapport étroit avec les cheminants de Saint-Jacques. Riche d'un patrimoine lui ayant valu le surnom de *Tolède quercynoise*, elle fut longtemps protégée par un rempart au pied duquel un espace vert a été aménagé, le Jardin du Pèlerin, qui propose au voyageur une pause consacrée à la méditation et à la prière. Tout humour n'en est pas absent, un jeu de l'oie grandeur nature y ayant été installé pour évoquer sur le mode ludique les incidents, vicissitudes et autres mésaventures qui guettent le marcheur imprudent ; ainsi est-il mis en garde contre les mauvaises rencontres, contre les aléas du trajet, les obstacles qu'il devra surmonter, etc. Mais l'accent est aussi porté sur les joies et les découvertes de ce grand itinéraire initiatique, sur la chaleur des rencontres, sur l'hospitalité des familles offrant gîte et couvert… Conçu par

La folie des reliques

Dès la fin du VIIIe siècle, une communauté bénédictine s'était installée sur le site futur de Conques. La première trace écrite du lieu se découvre dans l'acte signé par Louis le Pieux le 8 avril 819. Par cette charte fondatrice, l'héritier de Charlemagne assure de sa bienveillante générosité l'ermite Dadon, chef de la congrégation locale. C'est le 14 janvier 866 que le moine Aronisde revient en son abbaye de Conques, porteur des reliques de sainte Foy… qu'il a purement et simplement volées à Agen ! C'est qu'il s'agit d'attirer sur place les pèlerins, source de prospérité pour la communauté. Quoi de plus attrayant, en l'occurrence, que les restes sacrés de cette chrétienne de 12 ans, fouettée, brûlée et décapitée au début du IVe siècle ?

À Lauzerte, l'église Saint-Barthélemy abrite un retable en bois doré consacré à la Vierge.

Suite page 64



© René Hourdry

MOISSAC UN SITE INSPIRÉ

SITUÉE AU BORD DU TARN FINISSANT, LA VILLE DE MOISSAC, HAUT LIEU DE L'ART ROMAN, VOIT TOUT SON PASSÉ INSCRIT SOUS LE SCEAU DU SPIRITUEL. PARTICULARITÉ QUI ATTIRE TOUJOURS AUTANT DE PÈLERINS JACQUAIRES DANS CETTE PRESTIGIEUSE ET MODESTE CITÉ MÉDIÉVALE.

Ici, la tradition chrétienne remonte très haut ; dès le VIIe siècle, la dynastie mérovingienne y autorise la création d'un monastère, qui souffrira par la suite des razzias arabes, des raids normands et des incursions hongroises. C'est en 1047 que l'établissement parvient à son apogée, lorsque saint Odilon le rattache à l'ordre de Cluny et en fait une étape importante sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Par la suite, la croisade des Albigeois, la guerre de Cent Ans et les guerres de Religion infligeront encore de graves blessures à la ville, mais sans jamais la faire renoncer à son statut de capitale spirituelle.

L'ABBAYE SAINT-PIERRE, CHEF-D'ŒUVRE ROMAN

Cependant, la grande merveille du patrimoine de Moissac, celle qui a donné sa réputation mondiale à la ville, celle que guettent tous les pèlerins, n'est autre que l'abbaye Saint-Pierre, dont le cloître, construit par l'abbé Ansquitil à l'aube du XIe siècle, se présente tout à la fois comme l'harmonieuse conquête d'un grand espace par l'architecture et comme un somptueux conservatoire de sculpture monumentale. Soixante-seize arcades reposent sur des colonnettes, alternativement simples et doubles, toutes taillées dans des marbres aux nuances subtiles et diverses. Les piliers d'angle sont ornés de bas-reliefs et rehaussés de plaques arrachées aux sarcophages mérovingiens découverts à Saint-Genès, localité voisine de Moissac. Les chapiteaux du cloître fascinent le spectateur en quête de spiritualité. Si la majorité d'entre eux est postérieure au XIe siècle, l'homogénéité de l'ensemble demeure remarquable. Figures animales et florales animent les corbeilles dérivées de l'ordre corinthien, cependant que nombre de chapiteaux sont historiés, renvoyant à l'Ancien Testament (*Samson terrassant le lion*) comme au Nouveau (*Le Bon Samaritain*). L'église Saint-Pierre est l'autre cœur vital de l'abbaye. Comme pour l'église Saint-Martin, il y eut ici succession d'un édifice paléochrétien, d'un oratoire mérovingien et d'une première église romane, consacrée en 1063. Un siècle plus tard, cette dernière cède la place à un second édifice roman, plus ample et couvert d'une succession de coupoles. Le portail, qui n'a souffert d'aucune altération grave depuis le XIe siècle, bénéficie d'une célébrité universelle. Entre les quatre figures des Évangélistes, le Christ de l'Apocalypse siège, immobile et terrible, tout le reste du tympan étant occupé par les 24 rois jouant de leur instrument, la tête tournée vers la figure divine. Par l'intensité du sentiment religieux et son exceptionnelle traduction plastique, le tympan de Moissac demeure ainsi l'un des plus hauts chefs-d'œuvre de l'art chrétien d'Occident.

L'intérieur de l'église reflète le même sentiment d'austère et mystique grandeur, avec l'ample narthex de son porche. Prolongée par la succession du chœur et de l'abside gothiques, la grande nef centrale illustre la pensée de l'abbé Suger définissant les nouveaux canons architecturaux : « Que lumineux soit le noble édifice que la nouvelle clarté envahit ! » Les autres richesses du patrimoine de Moissac offrent au cheminant l'occasion d'errer du collège des Doctrinaires à l'hôtel de ville, du palais de justice néoclassique à l'église Saint-Jacques, aujourd'hui aménagée en musée. Quitter Moissac par le pont Napoléon permet enfin d'emporter l'ultime vision des beaux hôtels privés de la berge droite du Tarn.

SAINT-MARTIN, DEUX MILLÉNAIRES DE FERVEUR RELIGIEUSE

À la sortie de la ville, l'église Saint-Martin bénéficie d'une rare longévité. Dressé sur les ruines d'une villa gallo-romaine datant des premiers siècles de l'ère chrétienne, un premier oratoire atteste l'évangélisation locale dès le VIIe siècle. Une nef y est ajoutée au Xe siècle, soutenue par de lourds contreforts cylindriques. Un demi-millénaire encore, et c'est à la fin du Moyen Âge que l'on doit la chapelle méridionale, bel exemple de gothique flamboyant. Une fois passés les fastes de la Renaissance, le XVIIe siècle achèvera le chantier en adjoignant à l'édifice un portail à voussures de briques sous le pignon triangulaire de la façade. Et c'est ainsi que, sur son étroit enclos, Saint-Martin résume 20 siècles de foi et d'entreprise !



© Arnau Duran / Shutterstock.com



© Pierre Jean Durieu / Shutterstock.com

Dans les environs d'Ostabat. ***Bat*** **provenant du gascon signifiant** ***val.*** **Ostabat signifie** ***vallée de Hosta.***

une adepte du pèlerinage, Marianne Sanna, ce curieux dispositif présente ainsi la quête des pèlerins sous un jour souriant, mais profondément réfléchi. Pour retrouver l'ambiance des anciens voyages, le mieux est peut-être de visiter l'église Saint-Barthélemy, dont la plus belle pièce mobilière, consacrée une fois encore à Marie, est le retable baroque en bois doré qui se trouve derrière l'autel. Puis les maisons se font plus rares, les trottoirs disparaissent et la route reprend son cours à travers une nature d'une beauté miraculeusement intacte.

DES ÉGLISES ET DES HÔPITAUX

Au sortir de Moissac, étape capitale de la voie du Puy, le pèlerin prend la route du discret bourg de Lectoure qui, en des temps disparus, ne posséda pas moins de cinq hôpitaux, dont un dédié à saint Jacques le Majeur. Depuis qu'elle a reçu le label de « ville d'art et d'histoire », la petite cité a multiplié les efforts pour mettre en valeur son patrimoine, notamment religieux, qui invite toujours à de belles découvertes. Il est presque obligatoire pour le pèlerin de marquer une halte face à la cathédrale Saint-Gervais-Saint-Protais, édifiée au XIIIe siècle, mais reconstruite deux siècles plus tard. Comme c'est fréquemment le cas, c'est sur l'emplacement d'un temple antique gallo-romain que les constructeurs de cette église chrétienne ont placé ses fondations. Pour mieux solliciter l'attention des cheminants, le clergé local aime à rappeler qu'ici sont conservées les reliques de saint Clair d'Aquitaine ! Et pour mieux marquer le lien avec Compostelle, l'église possède un magnifique vitrail représentant saint Jacques lui-même, marchant pieds nus et lourdement appuyé sur un bourdon garni d'une calebasse, son principal vêtement étant l'inévitable cape ornée de coquilles. Voisine, l'église du Saint-Esprit, ancienne chapelle du couvent des Carmes, est surtout connue pour ses nombreux tableaux, naïvement édifiants, comme s'ils étaient spécialement destinés aux âmes pures des pèlerins les plus sincères !

Des hôpitaux et des églises, le cheminant en trouve également à Condom, charmante cité qui soignait les corps et les âmes, les moines y usant même de dispositifs ingénieux pour que les malades puissent suivre la messe depuis leur lit, comme c'était d'ailleurs le cas dans la presque totalité des hospices du temps. Les églises ne manquent pas non plus dans le bourg, à commencer par la cathédrale gothique Saint-Pierre, exemple accompli du gothique tardif dans le sud de la France. On y pressent même le vent nouveau de la Renaissance, dans les niches du portail qui abritent de curieuses figures angéliques, chargées d'accueillir le visiteur, pèlerin ou simple passant. De la maison hospitalière Saint-Jacques, par ailleurs, subsiste une chapelle greffée au chevet de l'église Saint-Jacques-de-la-Bouquerie, lieu traditionnel de réunion des cheminants sur le point d'entrer en Aquitaine.

Des églises et hôpitaux, encore et toujours, à Aire-sur-l'Adour, bourg landais où deux hôpitaux accueillaient autrefois les cheminants de Compostelle, mais aussi les pèlerins venus vénérer les reliques de sainte Quitterie, conservées dans l'église gothique qui lui est dédiée. Une fois encore érigée sur le site d'un temple gallo-romain, Sainte-Quitterie possède un superbe portail montrant le Christ en majesté, entouré de saint Jean et de la Vierge Marie. C'est dans la crypte que se trouve le sarcophage en marbre blanc du IVe siècle qui aurait recueilli les restes de la sainte. Située dans la ville basse, la cathédrale Saint-Jean-Baptiste n'est pas en reste pour ce qui est des reliques. Dans la chapelle, précisément dite des Saintes-Reliques, les pèlerins n'ont jamais cessé de méditer et de prier face aux reliques de la Vraie Croix et de la Sainte Épine. Assez curieusement, les traces directes du grand pèlerinage de Compostelle ne présentent rien de remarquable, si l'on fait abstraction des pierres porteuses de coquilles sculptées qui enrichissent le fonds du musée archéologique de l'Hôtel de ville. D'Aire-sur-l'Adour à Orthez, la route déroule sur une cinquantaine de kilomètres un paisible ruban bucolique sans relief particulier. Là, le cheminant rejoint la route d'Ostabat et de Saint-Jean-Pied-de-Port, ultime étape avant le passage en Espagne.

Suite page 68



© Pecold / Shutterstock.com

Aire-sur-l'Adour, le portail de l'église Sainte-Quitterie construite sur le site d'un ancien temple romain dédié au dieu Mars.

La dimension universaliste du pèlerinage de Compostelle

Proclamés en 1987 Premier itinéraire culturel européen par le Conseil de l'Europe, puis inscrits sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO, les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, dont la croyance populaire établit longtemps le reflet dans le lumineux tracé céleste de notre galaxie, la Voie lactée, forment depuis toujours un extraordinaire axe d'échanges entre la péninsule ibérique et le reste de l'Europe. Berceau de tous les brassages de population, ouvroir de nombreux édifices destinés à satisfaire les besoins spirituels et physiques des innombrables pèlerins, ils restent ainsi le grand témoin dynamique du pouvoir et de l'influence de la foi chrétienne dans toutes les classes sociales et dans tous les pays d'Europe au Moyen Âge.

FOCUS

DE LA FRONTIÈRE À COMPOSTELLE

LA GARDE DES CATHÉDRALES

APRÈS AVOIR FRANCHI LA CHAÎNE DES PYRÉNÉES, LES CHEMINANTS ONT POUR ALTERNATIVE LA ROUTE DU NORD, LE LONG DU RIVAGE CANTABRIQUE, ET CELLE DU SUD, MIEUX ABRITÉE À L'INTÉRIEUR DES TERRES. SUR LA ROUTE DU NORD, QUI LONGE L'OCÉAN SUR PLUS DE 500 KILOMÈTRES, LE PÈLERIN RENCONTRE NOMBRE DE LIEUX SACRÉS, LES DEUX PLUS EMBLÉMATIQUES ÉTANT LES CATHÉDRALES DE BILBAO ET DE SANTANDER. AU SUD, C'EST À BURGOS ET À LEÓN QU'IL ADMIRE LES CHEFS-D'ŒUVRE GOTHIQUES BALISANT LE CHEMIN DE L'INTÉRIEUR.

AU LARGE DE L'ATLANTIQUE

Au cœur de la vieille ville, la cathédrale de Bilbao est dédiée à saint Jacques (Santiago), patron officiel de la cité depuis 1643. Succédant à de plus modestes édifices, elle a été dressée au XIVe siècle, époque du gothique tardif, en un temps où la cité basque n'était encore qu'un simple bourg de pêcheurs. Si la façade manque d'authenticité, ayant été complètement remaniée en style néo-gothique au XIXe siècle par l'architecte Severino Achúcarro, l'intérieur est propice au recueillement des pèlerins, au seuil de la dernière très grande étape de leur voyage. Les trois nefs et le transept ouvrent sur le chœur, cerné par un déambulatoire lui-même entouré de chapelles. Peut-être la plus charmante partie de l'édifice est-elle le cloître gothique, auquel on accède par la porte, bien nommée, de l'Ange. La promenade méditative des moines sous ses arcades ne fait-elle pas écho au trajet des cheminants parcourant les routes d'Europe ? Pour que le signe en soit encore plus clair, une coquille de saint Jacques a été sculptée sur la porte d'accès, symbole du pèlerin en marche vers Saint-Jacques.

À mi-chemin entre Bilbao et Compostelle, la cathédrale San Salvador (Saint-Sauveur) d'Oviedo abrite pour sa part les reliques de sainte Eulalie de Mérida, patronne sacrée de la principauté des Asturies, devant lesquelles les pèlerins ne se font jamais faute de se recueillir avant de reprendre le chemin. Construit depuis le début du XIIIe siècle, l'édifice a été remanié par la suite, jusqu'à prendre son actuel visage flamboyant. Ensuite, il ne reste « plus que » 300 kilomètres au cheminant pour toucher au terme de son voyage !

LA ROUTE DU SUD

Pour ceux qui optent pour la route du sud, la rencontre majeure sera celle de la cathédrale de Burgos. L'historique de ce splendide édifice, qui a succédé à une église romane érigée à la fin du XIe siècle, est parfaitement connu. Dès 1230, le chapitre prend possession du nouveau chœur ; 15 ans encore, et le portail nord du transept parvient à son terme. Témoignant d'un surprenant dynamisme, les bâtisseurs en finissent dès 1257 avec le portail de la façade occidentale ; le 20 juillet 1260, enfin, l'édifice est consacré. De la conduite du chantier lui-même, en revanche, rien ne nous est parvenu. Quant aux architectes, il est probable que leurs noms resteront inconnus, à l'exception d'un certain Enricus – également maître d'œuvre de la cathédrale de León.

La construction de la cathédrale de León marque une nouvelle étape du génie gothique en terre espagnole. Succédant à une basilique romane, la cathédrale a eu pour maître d'œuvre ce même Enricus, déjà rencontré sur le chantier de Burgos. Une campagne de consolidation a permis le sauvetage de l'édifice au XIXe siècle. Aujourd'hui, la cathédrale de León se signale par la beauté de sa façade aux trois portails profondément ébrasés, surmontés par une grande rosace et encadrés par deux tours culminant à 68 mètres. À l'intérieur, l'ampleur du vaisseau à trois étages est magnifiée par l'éclairage des vitraux, dont les plus anciens datent du XIIIe siècle, époque où le pèlerinage de Compostelle commençait à s'imposer à l'Europe.



HEURS ET MALHEURS D'UNE CATHÉDRALE UNIQUE

Pour les pèlerins découvrant l'édifice, le plus surprenant fut probablement le soin apporté par les artisans de la cathédrale de Burgos aux extrémités du transept, chacun pourvu d'un portail monumental. Par ailleurs, au chapitre des événements ayant marqué la destinée de l'église, on relève en 1539 l'effondrement de la tour-lanterne, reconstruite de 1540 à 1568 par Juan de Vallejo qui, œuvrant en style plateresque, élaborera une savante trame d'entrelacs ciselés. Enfin, c'est de façon toute symbolique que le tombeau du Cid et de Chimène sera installé dans la cathédrale en 1921, l'histoire n'y trouvant peut-être pas son compte, mais l'initiative étant révélatrice de l'importance accordée par l'Espagne à son plus prestigieux édifice religieux.

© villorejo / Shutterstock.com

L'ENTRÉE EN ESPAGNE

En dépit de la richesse du patrimoine roman en Espagne, Saint-Jacques reste sans rivale au XIIe siècle ; pourtant, d'autres cathédrales ont vu le jour à la même époque en péninsule ibérique, notamment celles de Zamora et de Salamanque. De cette dernière, érigée à partir de 1152, le plus remarquable demeure la partie centrale de sa disposition interne : au sortir d'une nef voûtée ultérieurement d'ogives, la croisée est dominée par une haute tour-lanterne au double étage de hautes baies d'où tombe la lumière, le sommet étant couronné par une coupole sur pendentifs, richement décorée.

AU SEUIL GLORIEUX DU SANCTUAIRE

Les semaines et les mois ont passé, épuisant toutes les ressources, numéraires et physiques, du cheminant. Aussi l'imagine-t-on aisément tomber à genoux face à l'édifice sacré enfin atteint, ivre de fatigue et de joie, incertain même de la splendeur de l'église qui se découvre à ses yeux brûlés par la poussière de la longue route et lassés d'avoir si longtemps guetté un but si lointain ! Comment ne pas comprendre ce sentiment de béatitude absolue à l'instant de la récompense suprême ? D'autant plus que, de toutes les pièces magistrales de la cathédrale Saint-Jacques-de-Compostelle, le plus emblématique reste assurément le *Pórtico de la Gloria* ou porche de la Gloire, érigé entre 1168 et 1188 à la demande du roi Ferdinand II de León, sur les plans du maître d'œuvre Mateo. Portail colossal du narthex, il ouvre sa triple baie sur l'intérieur de la cathédrale, auquel seuls les baptisés avaient accès aux temps anciens. Son tympan central présente un Christ en majesté d'une poignante humanité, montrant les sanglantes blessures de ses pieds et de ses mains ; autour de lui, les quatre effigies évangéliques (Jean, Luc, Marc, Matthieu), les Anges du Jugement dernier et les instruments de la Passion (clous, couronne d'épines, croix).

Selon l'usage des grandes représentations de la fin du monde au Moyen Âge et sur la façade des édifices religieux, c'est dans l'archivolte du portail que siègent les 24 rois musiciens de l'Apocalypse. Sur les piliers latéraux, le colossal édifice est gardé par les sentinelles des apôtres et des prophètes, les figures les plus vigoureuses restant celles d'Isaïe, de Daniel et de Jérémie. Sur le trumeau enfin, pilier central du portail, la haute figure de saint Jacques rayonne d'une surnaturelle sérénité : *Misit me Dominus* (« Le Seigneur m'a envoyé »), indique le parchemin qu'il tient en main et qui précise au profit de tous les lettrés son statut d'envoyé de Dieu. Face à cette figure magnifique, qui ne partagerait la ferveur et la radieuse espérance des pèlerins harassés, gagnant leur place au Paradis par simple imposition des mains sur ses flancs ? Ne reste plus alors au cheminant qu'à pénétrer dans la nef, soit par l'entrée centrale, soit par l'un des deux portails latéraux, celui de droite, orné d'une scène de Jugement dernier, ou celui de gauche, porteur de divers épisodes de l'Ancien Testament.

Salamanque, la cathédrale.

© VanHart / Shutterstock.com

FOCUS

UNE CATHÉDRALE AUTOUR D'UNE RELIQUE

LE CHANTIER ROMAN DE LA CATHÉDRALE SAINT-JACQUES S'EST OUVERT EN L'AN 1075, SOUS LA DOUBLE IMPULSION DU PRÉLAT LOCAL, PÉLAEZ, ET DU ROI RAIMOND DE BOURGOGNE. L'AVANCEMENT DES TRAVAUX EST TEL QUE L'ÉDIFICE EST CONSACRÉ EN 1128, EN PRÉSENCE DU ROI ALPHONSE IX DE LEÓN. MAIS IL FAUT ATTENDRE LE MOIS DE DÉCEMBRE 1095 ET LA SIGNATURE DU DÉCRET PONTIFICAL TRANSFÉRANT LE SIÈGE DE L'ÉVÊCHÉ À COMPOSTELLE POUR QUE S'OUVRE RÉELLEMENT LA DESTINÉE INTERNATIONALE DU SITE SACRÉ.

Aucune réalisation n'est plus représentative que Saint-Jacques du type de la grande église romane de pèlerinage, vouée presque exclusivement au culte des reliques. Par sa forme et sa conception, elle constitue le point d'aboutissement de toutes les recherches précédentes, menées sur nombre de prestigieux chantiers français, Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Foy de Conques, Saint-Martial de Limoges, Saint-Martin de Tours, etc. De ses architectes, nous connaissons les noms grâce à diverses sources de la fin du XII[e] siècle qui désignent Bernard le Vieux et Robert comme ses premiers maîtres d'œuvre, relayés par Esteban et Bernard le Jeune pour la phase terminale. Les enrichissements ultérieurs de la cathédrale, principalement aux XVI[e] et XVIII[e] siècles, ont cependant considérablement transformé son aspect extérieur. C'est de 1738 à 1750 qu'a été, par exemple, dressée la façade occidentale dont l'apparat baroque est encore rehaussé par la majesté d'un grand escalier installé dès 1606.

À L'EXTÉRIEUR, LA TENTATION DU FANTASTIQUE

Directement connectées aux places qui les précèdent, les façades de Saint-Jacques n'ont guère de rivales dans le monde quant à la somptuosité ornementale, une somptuosité qui frôle parfois les frontières du décoratif fantastique. L'impression en est d'autant plus frappante que l'ensemble est dominé par la haute tour-lanterne, au sommet de laquelle est fixé un colossal encensoir en laiton, le *Botafumeiro*, chef-d'œuvre de l'orfèvre Losada en 1851. La disposition de la façade centrale, qui donne sur la place de l'Obradoiro (orfèvre, en galicien), obéit cependant à une rigoureuse symétrie qui corrige l'apparente inégalité des surfaces ornées. Au pied du grand perron à hautes marches, demeure l'accès à la crypte du XI[e] siècle, surtout réputée pour l'austère beauté de ses chapiteaux et de ses supports.

Sur le flanc nord, la façade prolonge la *plaza de Azabachería*, nom qui lui vient du bijou de jais (*azédarache* en espagnol) dont elle égale la finesse et la virtuosité. Étape finale du Camino francés, elle fut longtemps précédée par une porte romane du XII[e] siècle, détruite au XVIII[e] siècle. À son pied coulait une fontaine permettant aux pèlerins de se livrer aux ultimes ablutions purificatrices. Au sud, la plaza de Platerías (place des Orfèvres) s'inscrit dans un cadre grandiose, entre le cloître et la cathédrale, le palais de Rajoy et la tour de l'Horloge. Sur la gauche, la tour romane du Trésor date probablement de la deuxième décennie du XII[e] siècle. Les scènes du tympan de droite sont d'un lugubre réalisme, la Flagellation du Christ y étant juxtaposée au Couronnement d'épines ! Ailleurs, les représentations plus paisibles de l'Adoration des mages ou de la Guérison des aveugles offrent, ainsi que les statues de David ou du Christ, de nombreuses et troublantes analogies avec la statuaire française des foyers aquitains, indice probable d'un transfert d'atelier ou d'un compagnonnage militant. L'influence française est également décelable dans la conception, pourtant plus tardive, du cloître dressé en 1521 sur les plans de Juan de Álava, et qui semble hésiter entre les canons d'un gothique crépusculaire et ceux d'une Renaissance pas encore parvenue à sa grande maturité.

LA FAMILLE DU SAINT

Dominatrice, la haute statue de Jacques s'inscrit au sommet d'un triangle dont les appuis sont affermis par les effigies de ses disciples, Athanase et Théodomir. Tous deux encadrent la céleste scène centrale qui, animée d'anges et de nuées tourmentées, met en lumière l'urne symbolisant la tombe du saint martyr et une étoile, emblème de cette lumière qui en révéla l'emplacement mystérieux à l'ermite Pelayo. De cette volonté ordonnatrice, on trouve encore trace au registre des tours : à droite, la figure de Marie Salomé, mère de Jacques, à gauche, celle de son père Zébédée, immense tableau familial complété par les statues de saint Jean l'Évangéliste et sainte Suzanne d'un côté, celles de sainte Barbara et saint Jacques le Mineur, de l'autre.

FOCUS

LE PÈLERINAGE BALISAGE ET SIGNALÉTIQUE

LORSQUE LE PÈLERIN ENTREPREND UN VOYAGE DE PLUSIEURS CENTAINES OU DE PLUSIEURS MILLIERS DE KILOMÈTRES, SA PREMIÈRE PRÉOCCUPATION DOIT ÉVIDEMMENT ÊTRE CELLE DE LA SIGNALÉTIQUE D'UN CHEMIN CENSÉ ÉVITER LES GRANDS AXES ROUTIERS. OR, FORCE EST DE RECONNAÎTRE QU'EN DÉPIT DE LA POPULARITÉ CROISSANTE DU PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES ET DES EFFORTS DE NOMBREUX BÉNÉVOLES, CETTE SIGNALÉTIQUE N'EST PAS ENCORE À LA HAUTEUR DE CE QU'IL EST PERMIS D'ESPÉRER AU SEUIL DU TROISIÈME MILLÉNAIRE CHRÉTIEN !

UN BALISAGE ALÉATOIRE

La principale raison du faible taux de fiabilité de certaines indications tient avant tout à la diversité des territoires traversés. Pour étonnant que cela puisse paraître en un temps où tout est placé sous le label européen, il s'en faut encore de beaucoup que tout le monde se soit mis d'accord sur un système unique. Cependant, il est à relever que le choix du logo de la coquille européenne de l'Itinéraire culturel du conseil de l'Europe a constitué un grand pas en avant. Désormais, le processus est en marche, qui permettra une homogénéisation définitive du balisage des chemins menant vers Compostelle, à l'intérieur des nations européennes.


© alfotokunst / Shutterstock.com

Une autre raison des difficultés de tout harmoniser vient du caractère souvent bénévole des intervenants. Associations locales, chantiers de jeunesse, camps de scoutisme, simples marcheurs de bonne volonté... innombrables sont les acteurs qui œuvrent à une meilleure détermination des itinéraires, mais pas toujours selon des règles susceptibles d'éviter de bien fâcheuses erreurs !

LES RÈGLES D'UNE SIGNALÉTIQUE ÉPROUVÉE

Cela dit, il va de soi que, dans l'immense majorité des cas, la signalétique des chemins de Compostelle est efficiente, à condition de prendre le temps de la lire et d'en comprendre les symboles. Pour faire bref, il existe deux sortes d'outils signalétiques : ceux qui indiquent la position du marcheur ; ceux qui indiquent la direction qu'il doit prendre.

Pour que les choses soient encore plus claires, l'Itinéraire culturel du conseil de l'Europe a fait un choix d'une simplicité biblique ! Le symbole dont il use, une coquille jaune stylisée sur fond bleu, est uniquement positionnel. C'est-à-dire qu'il indique au marcheur le lieu exact où il se trouve à l'instant où il le lit. Et c'est seulement dans un deuxième temps, par l'adjonction d'une flèche jaune, que ce symbole « positionnel » devient aussi « directionnel », indiquant au pèlerin le chemin qu'il doit suivre, à partir de l'endroit où il se trouve ! À moins de le faire exprès, on voit mal, alors, comment le « cheminant » pourrait se tromper de chemin !

Ce choix d'une coquille jaune stylisée sur fond bleu répond à la charte graphique élaborée en commun par l'Espagne, nation du site de pèlerinage, et par le Conseil de l'Europe, en 1993. On ne saurait d'ailleurs trop recommander au pèlerin la lecture de cette charte avant son départ. Tout y est très clairement défini et explique, l'usage de telle ou telle couleur, le mode d'utilisation du logo, etc.

LE SYMBOLISME DE LA COQUILLE

Il semble qu'au temps des tout premiers pèlerinages, les marcheurs de retour au pays exhibaient fièrement les coquilles qu'ils avaient ramassées sur les plages de Galice au titre de preuve irréfutable du succès de leur long périple ! Ce faisant, ils ne faisaient que prolonger la très antique tradition attribuant un pouvoir protecteur au port de coquillages, emblèmes de retraite fortifiée. Quoi de plus normal que l'attribution de ce symbole à des voyageurs désarmés et engagés sur les routes si peu sûres de leur temps ? Aussi la coquille Saint-Jacques est-elle restée signe de dévotion, mais aussi de paix et de rencontre.

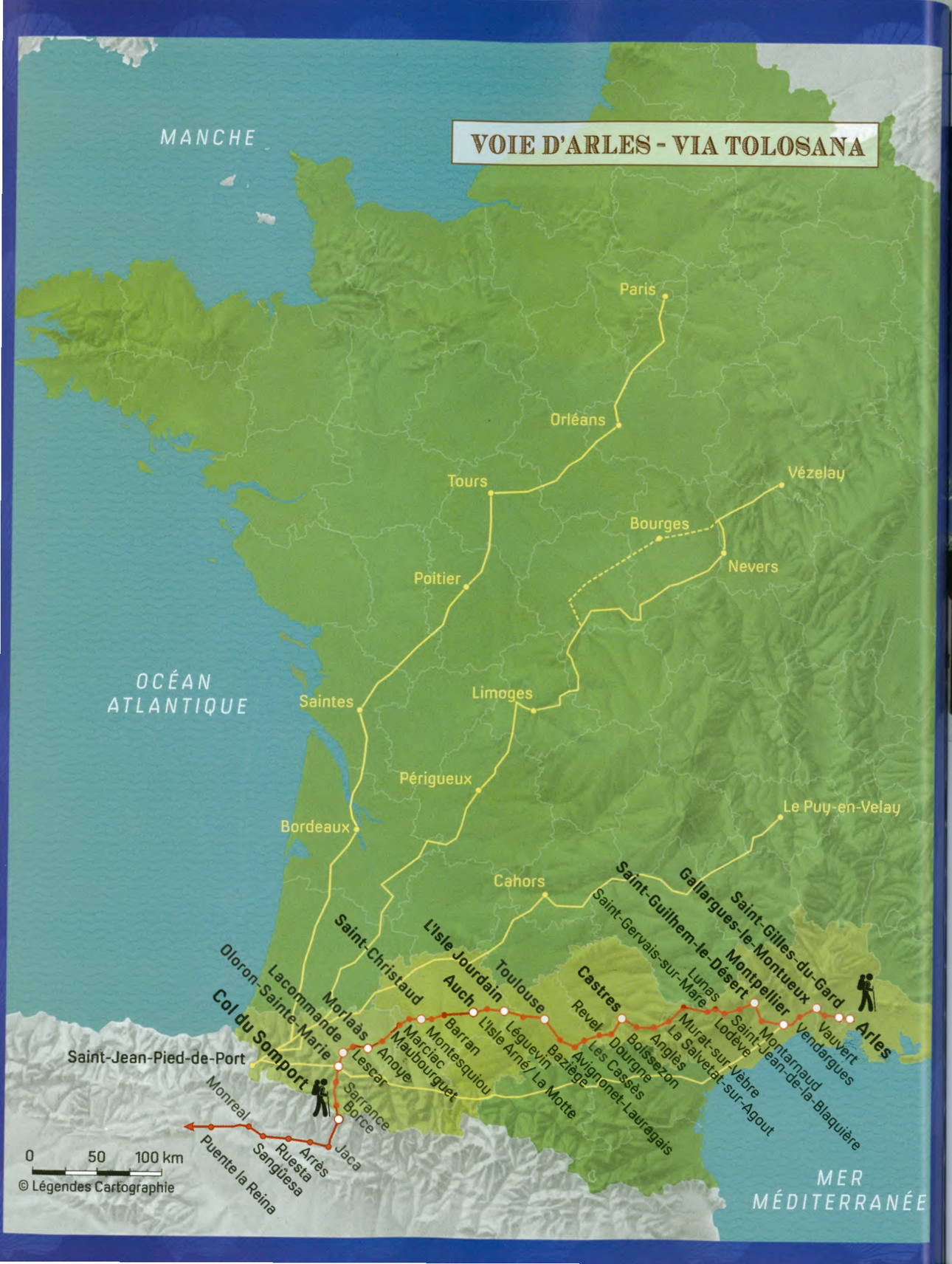

© Tahaldamm Pia Gonzalez / Shutterstock.com


© Stefan Schurr / Shutterstock.com

LA VOIE D'ARLES
Via Tolosana

Dite *via Tolosana* en raison de son passage par Toulouse, la voie d'Arles présente cette singularité d'avoir été empruntée pour deux pèlerinages croisés : celui de Compostelle et celui de Rome, effectués par les fidèles venus de la péninsule ibérique ou d'Aquitaine. Contrairement aux trois grandes voies françaises que nous avons parcourues dans les chapitres précédents, la *via Tolosana* franchit les Pyrénées par le col du Somport, non par le passage de Roncevaux. Discret et tourmenté, cet itinéraire se signale à nouveau par la beauté de ses paysages, de la Provence aux Pyrénées, comme par la richesse patrimoniale des cités qu'il traverse, après Arles, de Saint-Gilles-du-Gard à Oloron-Sainte-Marie, en passant par Montpellier, Castres, Auch, etc.

À Toulouse, la basilique Saint-Sernin est la plus grande église romane conservée en Europe.





La façade de l'église abbatiale de Saint-Gilles-du-Gard. L'ancienne abbaye abrite un célèbre escalier à vis connu sous le nom de *vis de Saint-Gilles*, passage obligé des compagnons tailleurs de pierre depuis le XVII[e] siècle.

D'Arles, point de départ du périple, il est probable que tout pèlerin connaît au moins la célèbre nécropole des Alyscamps, close par l'abbatiale Saint-Honorat, et l'église Saint-Trophime où il lui sera donné de se recueillir devant les reliques du légendaire évêque homonyme. S'il désire enfin s'attirer la faveur de tous les patrons sacrés de la cité provençale, il lui restera à s'incliner devant les restes de saint Césaire, conservés en l'église Saint-Blaise.

AU-DELÀ DU RHÔNE

Saint-Gilles-du-Gard n'est séparé d'Arles que par une vingtaine de kilomètres, mais le regard se perd très vite sur les immensités de la Camargue, terre, ciel et mer confondus. Indépendamment de celui de Compostelle, le pèlerinage du saint ermite Gilles fut l'un des plus populaires de la France médiévale. Pourtant, c'est seulement en 1865 que le tombeau du saint sera redécouvert, après une longue période d'éclipse. C'est sur le parvis de l'église abbatiale, chef-d'œuvre du roman provençal, que les cheminants se retrouvent ordinairement, face aux scènes bibliques ornant sa magnifique façade : Nativité, Adoration des mages, Cène, Passion, etc. À l'intérieur, le culte du pape Clément IV, natif du bourg, est matérialisé par un buste du souverain pontife, installé sur une colonne dominant l'autel.

À la sortie de Saint-Gilles-du-Gard, il reste au marcheur une cinquantaine de kilomètres à parcourir pour rejoindre Montpellier. Étape qu'il peut fractionner en marquant une halte reconstituante

La chronique légendaire de saint Gilles

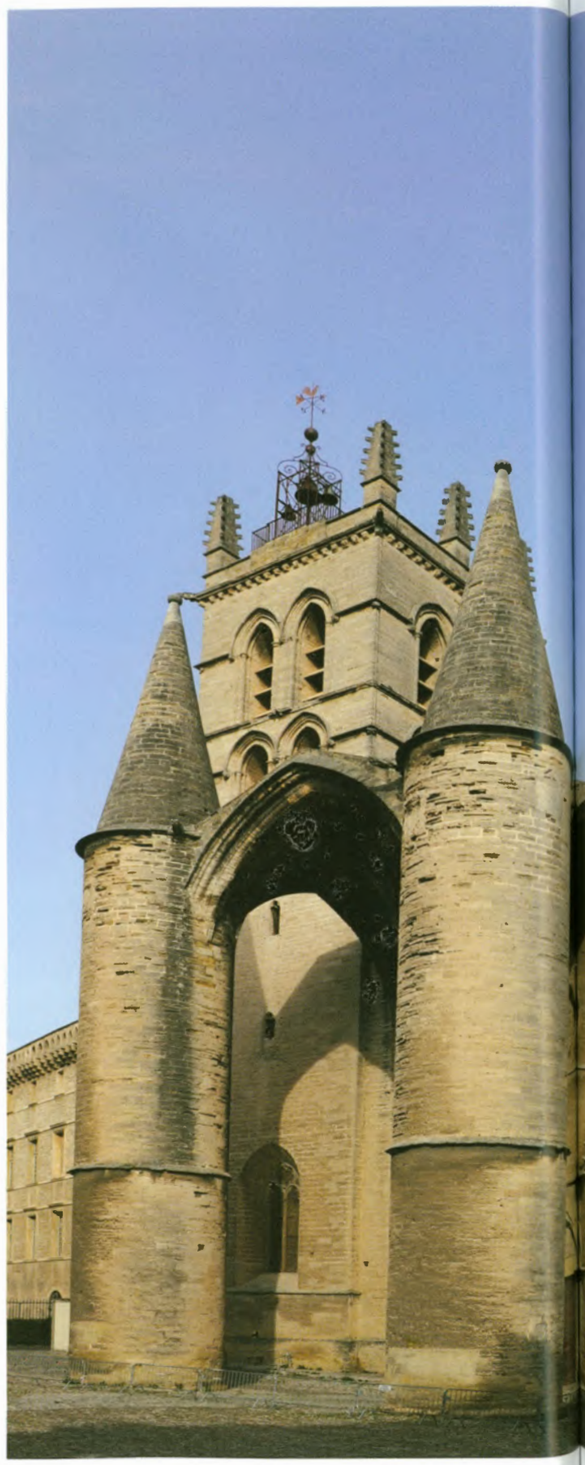
Né à Athènes dans la deuxième moitié du premier millénaire chrétien, Gilles a commencé par acquérir une immense réputation de thaumaturge (faiseur de miracles), avant de quitter sa patrie pour gagner les lointains rivages de la Provence. Fastueusement accueilli à Arles, il fera pourtant le choix de se retirer dans un ermitage, acceptant pour exclusive nourriture le lait d'une biche ! Et c'est précisément pour racheter la blessure infligée à cet animal par un souverain wisigoth maladroit que sera construite, sur les deniers de ce dernier, la première abbaye du lieu, dirigée par le saint. Après sa disparition, Gilles sera l'objet d'une dévotion considérable, comparable en bien des régions méridionales au culte de saint Jacques de Compostelle.

à Gallargues-le-Montueux. En pleine ville, il admirera la façade et les toitures (mais aussi, s'il y est autorisé par le propriétaire, la salle voûtée de la cave) de l'ancien hôpital Saint-Jacques, remarquable exemple d'architecture civile gothique. Dans le centre-ville de Montpellier, la municipalité a eu l'excellente idée de tracer au sol un balisage permettant de suivre l'itinéraire du pèlerinage. L'édifice local le plus imposant, la cathédrale Saint-Pierre (qui ressemble extérieurement à une

Gallargues-le-Montueux, la façade de l'ancien hôpital Saint-Jacques datant du XIIIe siècle.



© DR





© cynoclub / Shutterstock.com

Montpellier, Saint-Pierre fut érigée en cathédrale lors du transfert du siège épiscopal de Maguelone à Montpellier en 1536.

citadelle militaire plus qu'à un temple religieux !) reste l'un des beaux exemples du style gothique dans le sud de la France.

Cependant, c'est à saint Roch plutôt qu'à Jacques que va la dévotion de la grande cité méditerranéenne ; saint Roch, vainqueur de la peste, mais emprisonné par les hommes et mort dans un lugubre cachot en ayant eu pour unique consolation la visite d'un ange envoyé par le Seigneur ! Il est vrai que la représentation de Roch en habit de pèlerin autorise une certaine communauté de culte. Enfin, s'il reste un peu de temps au cheminant, il pourra faire le détour par la crypte de l'église Notre-Dame-des-Tables, aujourd'hui disparue. C'est là, sur les tables des changeurs de monnaie établies à proximité, que les voyageurs pouvaient faire le compte exact de leurs maigres économies.

VERS LES PROFONDEURS DU LANGUEDOC

De Montpellier, la route du pèlerinage bifurque vers le nord pour s'enfoncer dans les territoires plus austères du Languedoc intérieur. Il faut franchir une quarantaine de kilomètres pour parvenir à Saint-Guilhem-le-Désert, peut-être la plus belle étape de tout le trajet. Un calme surnaturel semble ici tout nimber, au fond de cette vallée « du Bout du



Saint-Guilhem-le-Désert.



© Inu / Shutterstock.com

L'église de Saint-Guilhem-le-Désert est l'ancienne église abbatiale de l'abbaye bénédictine de Gellone fondée en 804 par Guillaume de Gellone.

Monde », célèbre pour la fondation d'une première abbaye par Guillaume d'Aquitaine au temps où la féodalité régnait en maîtresse partout, conséquence lointaine de l'éclatement de l'empire carolingien en 843, date du traité de Verdun. Le bâtiment de l'abbaye est d'une émouvante et simple beauté, à l'image du cadre au sein duquel l'ont inscrite ses bâtisseurs. Les pèlerins s'y pressent en masse pour vénérer les reliques de la Vraie Croix, données, affirme la chronique locale, par l'empereur Charlemagne en personne. Autre souvenir du grand empereur franc, l'autel dit « de Guilhem » aurait été transporté par Guillaume depuis la capitale de l'empire, Aix-la-Chapelle. Détail curieux, une partie du cloître est célèbre sans que ses admirateurs connaissent toujours son origine : il s'agit des galeries achetées par les États-Unis et reconstituées à New York au *Cloisters Museum* (musée des Cloîtres). Le cinéma, notamment, en a fréquemment usé pour ses décors médiévaux.



© Aristoi

Castres, le carillon de l'église Notre-Dame-de-la-Platé dont il ne subsiste de son installation, en 1847, que la plus grosse cloche, *Louise*.

La figure légendaire de Guillaume

Guilhem, version occitane du prénom Guillaume, connu dans l'histoire sous le nom de Guillaume d'Aquitaine, comte de Toulouse, est né au milieu du VIIIe siècle et mort en l'an 815, une année donc après son cousin germain, Charlemagne. Guerrier farouche et potentat sans scrupules, il aurait soudain, touché par la grâce, décidé de passer le reste de son existence au service de Dieu. Adepte de la règle bénédictine (édictée par saint Benoît), il fonde alors l'abbaye, dans l'ancien réfectoire de laquelle on peut encore voir son tombeau de marbre. Retiré du monde à titre définitif en l'an 806, il sera canonisé par l'Église en 1066, année qui voit l'armée d'un autre Guillaume envahir l'Angleterre pour y occuper un trône qui ne lui sera plus disputé.



© DR

En dépit de son développement récent, la ville de Castres a conservé, par endroits, un certain cachet médiéval. Née autour d'une abbaye fondée par saint Benoît d'Aniane au IXe siècle, la petite cité a longtemps été elle-même but d'un pèlerinage, pour avoir recueilli et conservé les reliques de saint Vincent de Saragosse. Cependant, les traces de la dévotion à saint Jacques le Majeur y sont nombreuses, la coquille symbolique ornant de nombreux édifices et la statue d'un cheminant luttant contre le vent y ayant même été inaugurée en 1999, sur la place Carnot, devant la maison de retraite placée sous le patronage du saint apôtre de Compostelle. Autre lieu chargé d'histoire, l'hôpital Saint-Jacques-de-Villegoudou, ouvert aux malades souffrants, a donné son nom à l'une des églises de la ville. Pourtant, le plus illustre bâtiment religieux du patrimoine castrais reste sans conteste l'église Notre-Dame-de-la-Platé, célèbre pour son carillon qui enchante depuis longtemps le pèlerin approchant ou s'éloignant de la cité.

Suite page 84

Les ponts au Moyen Âge

Au Moyen Âge, c'est à un cours d'eau que revenait le rôle de frontière séparant les territoires. Aussi cette défense naturelle ne fut-elle que très progressivement neutralisée par l'usage de ponts de pierre, dont la solidité même devenait source de risques. Ainsi naquirent de nombreux ouvrages, auxquels les bâtisseurs donnèrent une solidité maximale, d'où l'excellent état de conservation des édifices n'ayant pas été démolis pour des raisons de guerre ou de trafic. À l'image de celui d'Orthez, le pont Notre-Dame de Mende, le pont Valentré de Cahors, le Pont-Vieux de Villefranche-de-Rouergue, le vieux pont Saint-Martin de Vienne, ou encore l'ouvrage jeté sur le Rhône à Pont-Saint-Esprit en 1296, ont vaillamment résisté au passage des siècles !



© gumbao / Shutterstock.com

FOCUS

ARLES LA MAGNIFIQUE

VILLE CAPITALE DE L'HISTOIRE DE PROVENCE, ARLES PEUT SE RÉCLAMER D'UN DOUBLE HÉRITAGE ANTIQUE ET CHRÉTIEN, LUI VALANT DE POSSÉDER UN ENSEMBLE INESTIMABLE DE MONUMENTS ET DE SITES ILLUSTRANT SA LONGUE HISTOIRE DEPUIS THÉLINÉ, L'ANTIQUE CITÉ, JUSQU'À L'ÉPOQUE ROMANE, LORSQU'ELLE DEVINT UN FOYER CHRÉTIEN DE PREMIÈRE GRANDEUR. NULLE SURPRISE, DANS CES CONDITIONS, SI ELLE S'EST AFFIRMÉE, PAR LA SUITE, COMME L'UN DES GRANDS POINTS DE DÉPART DU PÈLERINAGE DE COMPOSTELLE.

Les arènes, le théâtre antique, les thermes de Constantin et les cryptoportiques forment les éléments les plus spectaculaires du legs gallo-romain. Les arènes, qui sont en réalité un très grand amphithéâtre, tracent un ovale de 136 mètres sur 107 mètres, la capacité de l'édifice étant de quelque vingt mille spectateurs. Interdits à partir de 404, les cruels jeux de gladiateurs y sont aujourd'hui remplacés par de sanglantes et très populaires corridas. Tout près du Rhône, les thermes de Constantin ont aussi laissé des vestiges qui, comme ceux des cryptoportiques – longue double galerie souterraine – dressent une évocation éloquente du grand édifice initial.

LE GRAND ŒUVRE CHRÉTIEN

Si les pèlerins ont fait d'Arles l'étape initiale de leur grand voyage vers l'Espagne, c'est en raison directe du prestige de saint Trophime, évêque légendaire d'Arles,



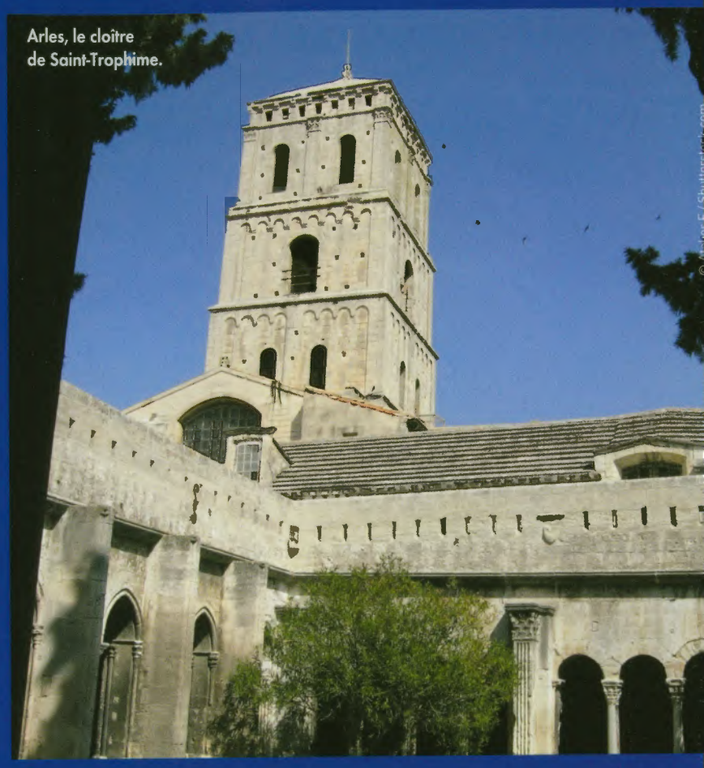
Arles, la façade de Saint-Trophime.

© milosk50 / Shutterstock.com

qui aurait eu la vision du Christ aux Alyscamps, lieu de son inhumation. C'est en 1152 que ses reliques ont quitté la nécropole pour la cathédrale Saint-Étienne qui, reconstruite à l'ère romane, prend alors le nom de Saint-Trophime. Pièce magistrale de l'ensemble, le cloître, qui possède la particularité d'être composé de quatre galeries alternativement romanes (nord, est) et gothiques (sud, ouest), ne sera terminé qu'au XIVe siècle. L'extraordinaire portail de Saint-Trophime, dressé en 1190, prend place parmi les plus hautes réussites de la statuaire romane. Au tympan figure le Christ en majesté, cerné par les symboles des Évangélistes et dominant les Apôtres du linteau. Une double rangée d'anges habite l'unique voussure sculptée, cependant que la frise qui se poursuit au-delà du linteau évoque les élus et les patriarches à gauche, les pécheurs et les réprouvés à droite. Les magnifiques statues des piédroits représentent divers saints et apôtres, dont saint Trophime, reconnaissable à sa mitre, et saint Pierre, brandissant ses clés. Cet ensemble monumental, qui frappe autant par sa saisissante spiritualité que par sa noble fermeté héritée de l'Antiquité, ne constituait-il pas le plus stimulant exorde au grand cheminement jacquaire ? D'autant plus qu'Arles compte aussi, avec Saint-Honorat et Notre-Dame-de-la-Major, deux autres églises romanes d'un grand prestige.

UNE CITÉ TOUJOURS DYNAMIQUE

Pour mesurer le dynamisme et la vitalité d'Arles, il faut errer par ses rues, par la place du Forum, dominée par ses deux colonnes corinthiennes, ou méditer face aux monuments attestant son inépuisable fécondité. Doublement symbolique, par sa nature et par sa fonction, l'hôtel de ville, érigé vers 1675 par l'architecte local Peytret, présente une superbe façade classique : colonnes et pilastres du premier étage, fronton et balustrade du deuxième, le tout dominé par un beffroi inspiré du mausolée romain de Saint-Rémy. Mais c'est à l'intérieur que se trouve la merveille de l'édifice, l'extraordinaire voûte plate du vestibule, dont l'appareillage témoigne d'une stupéfiante virtuosité. Par la place de la République, ornée d'un obélisque romain dressé au XVIIe siècle, et par la rue Jean Jaurès, il faut enfin gagner le boulevard des Lices, la grande artère arlésienne, aux larges trottoirs ombragés et aux terrasses bruissant d'une ardeur toute provençale.



Arles, le cloître de Saint-Trophime.

© Breno Saturnino / Shutterstock.com

LES ALYSCAMPS, SITE LÉGENDAIRE

De l'Antiquité à la Renaissance, les Alyscamps formèrent une immense nécropole, l'une des plus célèbres d'Occident. Avant le IVe siècle, les tombeaux gallo-romains s'alignaient le long de la *via Aurelia*, aux portes de la cité, mais avec le christianisme triomphant, le site gagne encore en prestige. Le déclin interviendra au XVIe siècle, lorsque nombre de tombeaux seront offerts aux riches invités de passage ou à de puissantes administrations. Au XIXe siècle, l'irruption d'installations industrielles complétera le saccage. Impossible cependant de remonter cette longue allée funèbre sans être étreint par une puissante émotion, tant ces sarcophages à couvercle plat ou en double pente semblent transmettre l'écho silencieux de millénaires disparus.



© Breno Saturnino / Shutterstock.com

Alignements de sarcophages le long de l'allée funèbre des Alyscamps.

Saint-Sernin, les pèlerins au cœur de la cité

Avec Saint-Martial de Limoges, Saint-Martin de Tours et Sainte-Foy de Conques, Saint-Sernin de Toulouse fut un grand site de pèlerinage au XIIe siècle. La construction en a commencé vers 1080, chœur et déambulatoire étant achevés lors de la consécration du maître-autel par le pape Urbain II en 1096. Suivront le transept et la nef, terminés vers 1120. Dans le but d'accueillir un grand nombre de pèlerins, les bâtisseurs ont donné à l'église de vastes dimensions : cinq nefs, trois vaisseaux pour le transept, un déambulatoire à chapelles rayonnantes. Au centre de la ville, les pèlerins faisaient ainsi étape sur la route d'Espagne, contribuant à l'enrichissement du site et à son rayonnement au-delà des seules frontières régionales et nationales.

EN VUE DES PYRÉNÉES

Par sa taille imposante, Toulouse peut dérouter le pèlerin dans un premier temps. De tous les chefs-d'œuvre monumentaux abrités par la « ville rose », le plus sacré reste assurément la basilique Saint-Sernin, plus grande église romane conservée sur le continent. Parmi les nombreuses reliques, on pourra y vénérer celles de saint Saturnin (ou saint Sernin), premier évêque de Toulouse. Déambulant durant les cérémonies, le pèlerin curieux s'accommodera d'une participation discrète à la solennité du moment, guettant les surprises sonores et visuelles, voire olfactives sinon tactiles, que dispense, en toutes ses parties, ce chef-d'œuvre de l'architecture médiévale.

À quelques encablures, ce qui reste de l'antique église de la Daurade lui permettra d'admirer un ensemble rare de chapiteaux géminés d'une grande force évocatrice. Plus loin encore, l'église dominicaine des Jacobins, érigée à partir des années 1230, abrite une étrange relique, la moitié du corps de saint Thomas d'Aquin ! Austère en façade, elle développe intérieurement une double nef, déterminée par une rangée de sept colonnes de 22 mètres de hauteur soutenant des ogives qui culminent à 28 mètres. La dernière, dite « palmier des Jacobins », dressée après 1475, supporte 11 voûtains, chacun traversé d'une bissectrice, soit un total de 22 nervures et 11 clés, coup de génie – de folie ? – qui anime l'espace d'un vertigineux tournoiement. La dernière trace du grand pèlerinage jacquaire, située sur l'autre rive de la Garonne, n'est autre que l'hôtel-Dieu Saint-Jacques, dont la vaste salle des Pèlerins est toujours admirablement conservée.



© Kirmon Berlin



© Aníbal Trejo / Shutterstock.com

Toulouse, l'impressionnante double nef de l'église des Jacobins et ses colonnes culminant à 22 mètres de hauteur.

Pour le cheminant, il sera difficile de trouver devise plus réconfortante que celle de l'étape suivante, la cité de L'Isle-Jourdain : *Hospes atque fidelis*, formule latine que l'on peut traduire par « accueillante et fidèle ». Les choses de la religion sont d'ailleurs d'une importance cruciale ici, si l'on se réfère à l'ancien seigneur local, Raymond de l'Isle qui, ayant tenu à baptiser son fils dans le Jourdain, comme Jésus, avait fait aménager un hôpital pour y recevoir les pèlerins. Le lieu est aujourd'hui occupé par la maison de retraite Saint-Jacques, ornée d'une belle statue polychrome de l'apôtre de Compostelle ; datant du XVIIe siècle, c'est dans le bois qu'elle a été taillée, avant de recevoir sa vêture colorée.

Mais L'Isle-Jourdain se flatte aussi d'avoir vu naître un autre personnage cher au cœur de tous les pèlerins du monde, saint Bertrand de Comminges. Né vers 1050, apparenté aux riches comtes de Toulouse, il se destinait à la chevalerie, où l'attendait une brillante carrière. Mais l'appel de Dieu ayant été le plus fort, c'est finalement pour les ordres qu'il opta, parvenant très vite au grade d'archidiacre de Toulouse, puis d'évêque de Comminges. Grand prêcheur et réformateur, il mourut en 1123. Objet immédiat de pèlerinage, son tombeau passe pour avoir été à la source de nombreux miracles entretenant la ferveur des cheminants !

Au cœur de la cité d'Auch, étape suivante, la cathédrale Sainte-Marie revendique le statut de dernière cathédrale gothique de France, avant le grand déferlement de la Renaissance venue d'Italie. À l'intérieur, si le pèlerin a encore conservé quelques forces, il déambulera face aux nombreux vitraux bibliques et admirera l'extraordinaire ensemble des stalles du chœur qui remontent au XVIe siècle. La



© Pecold / Shutterstock.com

Toulouse, l'hôtel-Dieu Saint-Jacques, en fonction depuis le XIIe siècle, héberge aujourd'hui le centre administratif du CHU de Toulouse et l'Institut européen de télémédecine.

◂ **Toulouse, Notre-Dame la Daurade tire son nom de mosaïques à fonds d'or dont il ne reste aujourd'hui qu'un morceau conservé au musée Calvet d'Avignon.**



© bjul / Shutterstock.com

Auch et la cathédrale Sainte-Marie dont le chœur contient 113 stalles en chêne massif.

ville elle-même propose un patrimoine monumental et urbain plus tardif puisqu'il remonte principalement au XVIIIe siècle, à commencer par les nombreux hôtels particuliers – d'Astorg, de Morlan, d'Aignan, de l'Intendance –, attestant la grande prospérité bourgeoise de la cité.

UNE FIN DE PARCOURS DISCRÈTE

Avant de quitter le département du Gers, Saint-Christaud est par essence l'étape exemplaire de tout pèlerinage, étant placé sous le patronage de saint Christophe (étymologiquement, « celui qui porte le Christ »), auquel l'église locale est d'ailleurs dédiée. Remontant au XIIIe siècle, l'église de brique est l'œuvre des chanoines Antonins, qui l'ont située sur une crête de façon à envoyer son signal

Les vitraux de la cathédrale Sainte-Marie d'Auch sont l'œuvre d'Arnaud de Moles.



© Vassil

sacré à tous les pèlerins en marche. Tout au long de la route qui suit, jusqu'à Morlaàs, la ligne des Pyrénées reste très visible, formidable barrière naturelle qui explique la relative marginalité de la péninsule ibérique dans l'histoire européenne.

À Morlaàs, aucun pèlerin n'oublie d'aller méditer face à la très curieuse rangée de canards qui orne le portail de l'église Sainte-Foy. Quel symbole découvrir ici ? Celui de l'Ascension du Christ vers le Royaume du Père, ambition suprême des cheminants engagés sur les routes de Compostelle ? Celui de l'équilibre physique et moral dont cet animal



© milosk50 / Shutterstock.com

Morlaàs, l'église Sainte-Foy et la surprenante rangée de canards ornant son portail.

serait l'emblème ? Ou encore celui de l'affrontement des épreuves « sans y laisser de plumes », sans « être mouillé dans les affaires », de même que le rusé volatile traverse indifféremment l'air ou l'eau sans rien y abandonner de son intégrité ? À l'intérieur de l'édifice, plusieurs toiles retracent la destinée du « bienheureux Bernard », au sein de la chapelle qui lui est dédiée.

La commanderie des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem a donné son nom au village

La légende du bienheureux Bernard

À Morlaàs, c'est au bienheureux Bernard, mort en 1277, que revient la figure de héros local. Originaire du village, il serait tôt entré dans les ordres avant de quitter son pays pour Santarém, au Portugal. Là, au sein d'une communauté cordelière, il aurait été chargé de l'éducation des jeunes élèves. L'un de ses élèves lui aurait alors rapporté un fait singulier : au moment du goûter de l'après-midi devant l'autel dédié aux Rois mages, le petit Jésus du groupe sculpté ornant l'autel aurait quitté les bras de sa mère pour partager le modeste en-cas des enfants. Intrigué, Bernard se serait lui-même agenouillé devant l'autel à la Pentecôte de l'an 1277, avant d'y être retrouvé mort quelques heures plus tard, yeux et mains tournés vers les cieux...

(Lacommande, dite « commanderie d'Aubertin ») qui accueille le pèlerin sur le point de quitter la France. Car désormais, il ne reste plus que l'étape d'Oloron-Sainte-Marie avant d'entamer l'ascension du col du Somport, puis de redescendre vers la ville espagnole de Jaca. Célèbre pour son grandiose portail roman, la cathédrale Sainte-Marie d'Oloron offre aux yeux du cheminant une nef gothique conduisant jusqu'à l'autel, sous lequel reposent les reliques de saint Grat ; la tradition du pèlerinage reste si forte ici qu'un ensemble de sculptures contemporaines a tout récemment été installé pour baliser l'itinéraire du marcheur dans les rues de la cité.

Oloron-Sainte-Marie, le portail de la cathédrale dont le tympan représente la descente de croix inspirée de l'Evangile selon saint Jean.



© milosk50 / Shutterstock.com

FOCUS

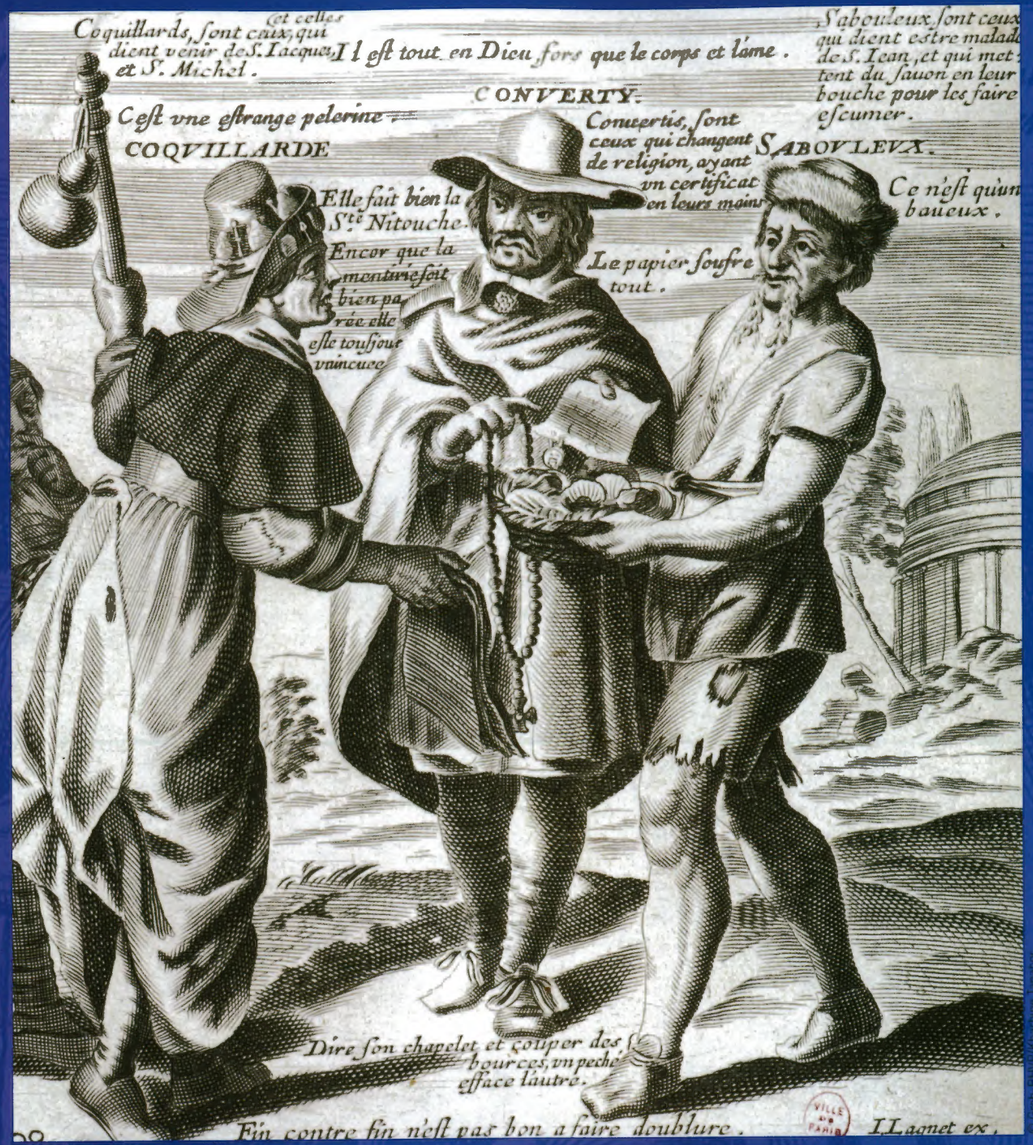
LES « COQUILLARDS »

JUSQU'AU XXE SIÈCLE, LA ROUTE VERS COMPOSTELLE N'AVAIT RIEN D'UN LONG FLEUVE TRANQUILLE OU D'UNE PROMENADE DE SANTÉ.

Obstacles naturels comme les fleuves ou les montagnes, loups et autres animaux hostiles, embuscades de manants et croquants, nombreux sur les routes, et organisés en bandes de « coquillards » (ou faux pèlerins) pour détrousser les voyageurs… Autant de périls pour le simple jacquet qui, loin de ses pénates, évolue dans un monde totalement inconnu. Aimery Picaud, dans son *Guide du pèlerin* du XIIe siècle, met en garde le jacquet contre certains « mauvais » fleuves qui donnent la mort. Côté nourriture, il conseille d'éviter « les poissons, les viandes, de bœuf et de porc de l'Espagne et de la Galice ». Curieusement, l'abbé poitevin semble considérer que le danger se trouve plutôt au-delà des Pyrénées… Des allégations qui prêtent à sourire de nos jours. Légendes et miracles sont florès sur les routes de Compostelle. Saint Jacques veille et intervient pour sauver ses fidèles en péril. D'un côté, la fonction de cette mythologie consiste à rassurer le pèlerin qui serait tiraillé entre la peur de l'inconnu et sa volonté d'accomplir son devoir de chrétien. De l'autre, elle rappelle que l'homme du Moyen Âge doit assistance et hospitalité aux voyageurs. Escrocs, voleurs et assassins se déguisent en pèlerins pour détrousser les jacquets crédules. Ces « coquillards », du nom d'un chef de bande de truands qui écument la Bourgogne au XVe siècle, le « roi de la coquille », sont les protagonistes de nombreuses légendes. En effet les vols et les crimes sont fréquents sur les chemins du Moyen Âge. Le chevalier Adalard, par exemple, a fondé l'hôpital d'Aubrac en 1120 (légué à l'abbaye de Conques) après avoir échappé in extremis à des bandits de grand chemin. En fait, ce récit du XIXe siècle est une version édulcorée de la légende du XIVe siècle, beaucoup plus macabre. Dans cette dernière, le noble français découvre effrayé une trentaine de crânes de pèlerins dans une grotte au fond des bois. Le Christ apparaît alors et demande au preux de fonder l'hôpital afin de secourir les jacquets égarés.

L'HABIT NE FAIT PAS LE PÈLERIN

Au début du XVIe siècle, le manteau du pèlerin cache parfois un morisque qui cherche à revenir clandestinement dans l'Espagne reconquise. Ces musulmans, convertis au christianisme en 1499 sur ordre d'Isabelle la Catholique (1451-1504), ont été finalement expulsés de la péninsule par Philippe III le Pieux (1578-1621) en 1609. Pour les inquisiteurs de Thomas de Torquemada (1420-1498), ils n'auraient abjuré l'islam qu'en apparence et ourdiraient de sournois complots de concert avec les musulmans d'Afrique du Nord. Nombre d'entre eux ont dû s'exiler en Allemagne et profitent donc du pèlerinage de Compostelle pour revenir en Espagne. Dans le *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès (1547-1616), Sancho Panza reconnaît, parmi un groupe de pèlerins allemands, son ami Ricote le morisque. Ce dernier dévoile les motivations de ses compagnons pèlerins au cours d'un échange savoureux avec l'écuyer du « chevalier à la triste figure » : « Après avoir pris une maison dans un village près d'Augsbourg, je me joignis à ces pèlerins qui, chaque année, viennent nombreux en Espagne visiter les lieux saints, qui sont pour eux une mine d'or, un gain et un revenu assurés. Ils parcourent tout le pays, et il n'y a pas un village d'où ils ne sortent le ventre plein, avec en poche au moins un réal. À la fin du voyage, ils ont amassé plus de cent écus, qu'ils changent en pièces d'or et qu'ils cachent dans le creux de leurs bourdons, ou cousent dans leurs pèlerines rapiécées ; bref ils s'arrangent d'une manière ou d'une autre pour les sortir du royaume et les passer chez eux, malgré les nombreuses fouilles de douane auxquels ils sont soumis. » Les compagnons de Ricote seraient donc des jacquets peu scrupuleux qui voient dans la pèlerine un moyen de réaliser de juteuses affaires.
Dans cet épisode, le créateur de Don Quichotte témoigne clairement du climat de suspicion qui entoure le pèlerin à partir du XVIe siècle. Beaucoup voient en lui un vagabond, un fainéant vivant de la mendicité, un soldat déserteur, un voleur ou même un émeutier. En Italie, les *falsibordones* se multiplient. Ces simulateurs cheminent vers des sanctuaires imaginaires et abusent des personnes crédules. Jean de Tournai, un artisan de Valenciennes, qui accomplit le pèlerinage de Compostelle à la fin du XVe siècle, se plaint, dans son carnet de voyage, de la méfiance des gens à l'égard des pèlerins. À l'aube des Temps modernes, les mentalités changent. Les autorités laïques comme religieuses perçoivent la pauvreté comme un fléau social. Au Moyen



Le conseil de trois Sabouleux - Converty - Coquillarde. **Les coquillards sont ceux et celles qui disent venir de saint Jacques. Faux dévots, achetant des coquilles pour faire croire à leur pèlerinage.**

Âge, charité et indigence sont, *a contrario*, idéalisées sur le plan spirituel. Conformément aux préceptes de saint Paul, l'assisté est assimilé au pénitent et sa souffrance une occasion de rachat non seulement pour lui mais également pour le charitable donateur. De 1665 à 1738, des ordonnances royales sont promulguées pour encadrer les pèlerinages. Désormais, les pèlerins doivent se munir d'un blanc-seing. Sans autorisations délivrées par le curé de la paroisse puis visées par l'évêque et sans passeport, ils risquent la prison ou, pire, les galères. Des règlements sont instaurés dans les hôpitaux comme l'hôpital de Saint-James à Bordeaux au XVIIIe siècle : ainsi l'hospitalier « ne recevra aucuns pèlerins dans le logis sans les avoir bien recogneux et menetz ou présentéz avec leurs lettres et tesmoignages au recteur de collège ou au député par iceluy et, après les avoir envoyez à l'église rendre grâce à Dieu de leur voiyage, laissant à sa femme le traictement et bonne garde des pèlerines qu'il fera retirer en leur lieu assigné de sa part ».

LA VOIE DES PIÉMONTS

Indépendamment des quatre grands chemins traditionnels, la voie des Piémonts se présente comme un lien original entre la Méditerranée et l'Atlantique, l'Italie et l'Espagne, les Alpes et la chaîne cantabrique. Particularisée par sa proximité immédiate avec les sommets pyrénéens et parfois identifiée en tant que « cinquième grande voie », elle se signale aussi par les variantes de son parcours, les pèlerins ayant le choix entre plusieurs « piémonts » pour se lancer à l'assaut des cols leur permettant de rejoindre l'Espagne. Souvent proche de la voie d'Arles, la voie des Piémonts passe par de nombreux bourgs, aussi charmants que discrets, et par de sauvages panoramas, avant de rejoindre les autres grandes routes de Compostelle à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Au pied des sommets pyrénéens, Saint-Jean-Pied-de-Port est le point de convergence des pèlerins avant l'entrée en Espagne.

© Jose Angel Astor Rocha / Shutterstock.com





© Christian Ferrer

À Saint-Thibéry, des neuf arches du pont romain, il n'en subsiste que quatre.

UNE VOIE BALISÉE DE RELIQUES

Pour de nombreux pèlerins, c'est à Saint-Thibéry que commence vraiment la voie des Piémonts qui, renonçant au chemin de Castres et Toulouse, suit au plus près le massif des Pyrénées. La ville doit son nom à un certain Tibérius, fils du gouverneur romain d'Agde. Né en 293, converti à la religion chrétienne à l'âge de 10 ans, il fut martyrisé sous Dioclétien dans une forêt toute proche, puis inhumé sur le lieu de son supplice. Pieusement conservées, ses reliques seront installées, au VIIIe siècle, dans le premier monastère bénédictin local. De cette abbaye initiale, plusieurs fois remaniée, les restes se découvrent encore, disséminés dans les rues du centre-ville. Lieu de passage très ancien pour nombre de pèlerins de Compostelle, la petite cité possède également les reliques de deux saintes, Modeste et Florence, dont la protection était jugée capitale pour tous les marcheurs audacieux partis à l'assaut des cols, particulièrement en hiver. Détail émouvant, il ne reste plus que quatre arches du pont romain qui autorisait alors le franchissement de l'Hérault.

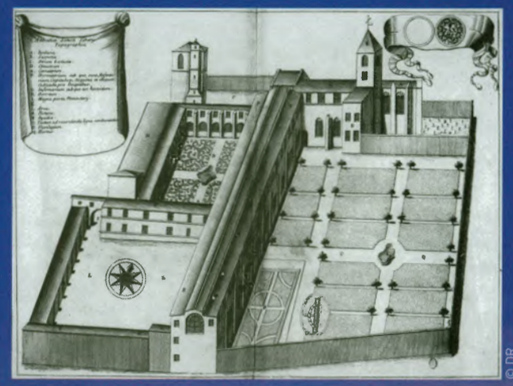
Qu'il ait choisi de faire halte dans la cité de Carcassonne ou de simplement passer au pied de ses remparts, le cheminant parvient ensuite, entre champs et bois, au très beau village de Montréal. La magnifique église collégiale y offre tous les caractères du gothique méridional, encouragé à l'époque par le clergé pour lutter plus efficacement contre l'hérésie cathare, qui prônait le dépouillement et l'humilité. L'église abrite les reliques de saint Vincent et de la Sainte-Croix, particulièrement vénérées par les pèlerins et les fidèles du lieu depuis qu'elles avaient permis l'extinction miraculeuse d'un incendie menaçant toute la ville !

Après Fanjeaux et à quelques encablures à l'est de la jolie cité médiévale de Mirepoix, le village de Roumengoux, quelque peu en retrait de l'itinéraire officiel des Piémonts, se signale par sa position dominante, occupant une crête développée à partir du piton rocheux sur lequel ont été édifiés l'église et le château. Offrant de ce fait un panorama incomparable sur la plaine et sur les Pyrénées, il reste hanté par la mémoire sanglante de la terrible répression des albigeois, majoritaires dans la région. Mais son aspect actuel, aussi riant qu'accueillant, met en exergue un riche héritage médiéval, à base de belles maisons en pierre et de sentes ombragées liant étroitement le village lui-même à ses hameaux. Pour les cheminants contemporains, un gîte communal a

Un martyr contre la malédiction de la folie

Aux reliques de Tibérius, le clergé local a très vite attribué le pouvoir de guérir les pathologies mentales, alors irrémédiables. On faisait donc venir sur place les malheureux frappés de démence et on les enfermait dans la salle basse d'une tour fermée par un gros verrou, portant ici le nom de « barroul ». Ils n'en étaient extraits que pour assister aux cérémonies tenues dans la petite église souterraine attenant à l'édifice. C'est souvent au retour de ces cérémonies que les choses se gâtaient, certains malades refusant de rejoindre leur geôle et y étant donc traînés de force en dépit de leurs efforts pour retarder le moment de leur incarcération, allant jusqu'à « mordre le barroul », geste passé à l'état proverbial pour signaler la démence !

ouvert ses portes en juillet 2012, dans un édifice rénové dont le maître d'œuvre a pris soin d'harmoniser les murs en pierre apparente avec les maisons qui l'environnent.



© DR

L'abbaye de Saint-Thibéry au XVII[e] siècle.

AU LARGE DES HAUTES-PYRÉNÉES

Après Pamiers, la route se dirige plus précisément vers la grande chaîne montagneuse, en direction de Saint-Lizier, installé au cœur du Parc naturel régional des Pyrénées ariégeoises. Depuis plusieurs siècles, ce village aux belles façades classiques accueille les pèlerins venus adorer Notre-Dame du Marsan à l'occasion des guerres ou des grandes épidémies. Mais c'est au saint local, le très antique évêque Lizier du VI[e] siècle, que vont surtout les prières des orants en quête de secours spirituel. Un millénaire après le sacerdoce de Lizier, une confrérie de Saint-Jacques le Majeur ainsi qu'un hôpital homonyme seront créés, au bénéfice des pèlerins de Compostelle, le culte jacquaire étant attesté dans le bourg par de



© Pecold / Shutterstock.com

Saint-Lizier tire son nom de Lizier de Couserans, évêque ayant participé au concile d'Agde en 506, mort en 548 et canonisé sous le nom de saint Lizier.

Saint Vincent, patron des vignerons

Né à Huesca en Espagne, Vincent fut martyrisé le 22 janvier de l'an 304. Saint patron des vignerons, il aurait acquis ce grade pour avoir régularisé la consommation du vin dans les monastères de l'évêché de Saragosse. Mais en France méridionale, c'est pour de plus aimables raisons qu'il est reconnu comme tel. Passant aux proches alentours de Montréal, il aurait fait halte pour ménager sa monture, un âne gourmand qui ne se fit pas faute de se régaler de jeunes pousses de vignes, au grand mécontentement des vignerons présent. Mais à l'occasion de la récolte suivante, ces mêmes vignerons découvrirent, avec stupéfaction, que ces ceps sectionnés étaient bien plus productifs que les autres. La technique de la taille de la vigne venait de naître !

nombreuses traces : fresques de Notre-Dame-de-la-Sède, taille de bourdons et de coquilles dans la pierre, etc.

Au carrefour de plusieurs vallées pyrénéennes, Saint-Bertrand apparaît ensuite, visible de très loin à cause de la position dominante de sa cathédrale. Sur le tympan du portail roman de l'édifice, les cheminants identifieront aisément saint Bertrand qui, debout derrière la Vierge Marie, les invite à venir prier dans la nef. Tout près, la figure des Rois mages rappelle à tous les pèlerins du monde qu'ils n'ont de plus illustres aînés que Melchior, Gaspard et Balthazar. D'ailleurs, le grand signe céleste de la Voie lactée ne renvoie-t-il pas directement à l'étoile de la crèche, ayant guidé les antiques et vénérables souverains jusqu'à l'humble mangeoire du Christ nouveau-né ?

Encore une église Saint-Jacques sur la route, celle d'Ourdis-Cotdoussan, bourgade toute proche de Lourdes ! Si le panorama est magnifique, la terre ici est parfois traîtresse. Et c'est presque un miracle que l'édifice religieux n'ait pas été complètement anéanti par le séisme de 1660. Aussi les pèlerins aiment-ils à marquer leur gratitude par une prière devant le grand retable qui, dédié au martyre et à l'apothéose de saint Jacques, avait été commandé et financé par les habitants du village en 1662. C'est de la même époque que datent les reliques d'un pèlerin, enseveli en 1661 dans une niche faisant office d'enfeu.

Fondée au XI[e] siècle par un certain duc Sanche de Gascogne, miraculeusement rescapé d'une maladie ordinairement mortelle, l'abbaye bénédictine de Saint-Pé-de-Bigorre est dédiée non à saint Jacques, mais à son compagnon de la première heure, saint Pierre (« Pé », selon l'altération locale). Dépendant de Cluny, elle devait connaître un développement aussi rapide qu'inespéré grâce à sa position stratégique sur la route du pèlerinage de Compostelle. Non d'ailleurs que les épreuves lui aient été épargnées : les conflits

Suite page 98

Lestelle-Bétharram, le pont à la fin du XIX[e] siècle. Datant de 1687, il enjambe la gave de Pau.



© Library of Congress

FOCUS

CARCASSONNE SOMME DE LA FORTERESSE MÉDIÉVALE

AUSSI LOIN QU'EN REMONTE LA MÉMOIRE, LA CITÉ DE CARCASSONNE, OPPIDUM ROMAIN DÈS LE IER SIÈCLE, CITÉ WISIGOTHIQUE AU VIE, PALAIS VICOMTAL AU XIIE ET ENFIN PLACE FORTE DU ROYAUME DE FRANCE, S'EST TOUJOURS OFFERTE AUX YEUX DES MARCHEURS, AVANT MÊME L'OFFICIALISATION DU PÈLERINAGE DE COMPOSTELLE.

Maître du lieu en 1226, le tout jeune roi Louis IX fait construire, de 1226 à 1239, une nouvelle enceinte autour de l'ancienne, cette dernière étant renforcée à partir de 1280 pour mieux assurer la sécurité de la frontière face au royaume d'Aragon. Carcassonne demeure la plus belle cité fortifiée d'Europe médiévale, et assurément la mieux conservée. C'est entre ces deux formidables murailles que se développe le chemin des Lices, l'une des plus grisantes promenades dans le temps offerte aux imaginations, le système de fortification se découvrant progressivement, rythmé par d'énormes tours rondes et compliqué de fortins et courtines crénelées. En progressant le long de la chaussée, on distingue nettement les deux parois colossales, de hauteurs différentes, entre lesquelles le promeneur prend conscience de son inquiétante petitesse. Appareillée en bossages rustiques, l'enceinte intérieure repose sur des soubassements antiques. En dépit des différences de conception, le schéma général demeure le même pour les deux structures gardiennes, soit l'établissement d'un mur continu, régulièrement ponctué de tours et couronné par un chemin de ronde doublement protégé. Parmi les éléments fortifiés les plus impressionnants, on relève le passage qui conduit de la tour des Lices à la porte d'Aude, mais aussi, lourd, imposant, adossé à la muraille et surveillant la plaine environnante, le château comtal. Longtemps résidence des vicomtes de Béziers et de Carcassonne, il remonte à la fin du XIIe siècle. Si l'actuel pont d'accès ne date que du XVIIe siècle, où il a pris la place de l'ancien pont-levis, l'entrée fortifiée remonte aux temps troublés, ayant succédé de façon directe à la croisade des albigeois. Curieusement, c'est à la paix, enfin et durement gagnée, que la cité de Carcassonne doit son déclin. La signature en 1659 du traité des Pyrénées, qui repoussait le domaine espagnol au-delà du Roussillon, a ôté toute son importance stratégique au site, dont le déclin fut immédiat. Il faudra attendre le XIXe siècle et la brillante restauration de l'architecte Viollet-le-Duc pour qu'elle retrouve la splendeur que redécouvrent aujourd'hui tant de cheminants contemporains.

Carcassonne est la ville-forteresse médiévale la mieux conservée du continent. Après le grand traumatisme de la croisade des albigeois, les habitants disséminés se rassemblent pour construire la ville basse. Et Carcassonne, aujourd'hui, est double : la cité témoigne de l'héritage médiéval ; la ville basse réunit les Carcassonnais autour de leurs travaux et de leurs fêtes.

LE VISAGE PAISIBLE DE LA CITÉ

Cependant, la ville ne se résume pas à son appareil militaire. Le pèlerin point trop pressé aura tout intérêt à flâner au gré des ruelles étroites, des placettes discrètes, découvrant ainsi un petit monde paisible et animé, où la vie quotidienne conserve toutes ses prérogatives, au hasard des auberges, des échoppes et des commerces. Bien sûr, le cheminant ne négligera jamais une halte salutaire au sein de la cathédrale Saint-Nazaire-et-Saint-Celse, dont le pape Urbain V en personne avait posé la première pierre en 1096. Magnifique exemple de gothique méridional, l'édifice reçoit l'éclairage de vastes verrières ; la pièce mobilière la plus notable en reste le tombeau, qui passe pour être celui de Simon de Montfort, bourreau des albigeois, mort au siège de Toulouse.

La cité de Carcassonne est, après le Mont-Saint-Michel, le second site le plus visité de France.

L'ENTRÉE PAR LA PORTE NARBONNAISE

Située au faîte d'une éminence naturelle, cette porte monumentale assure l'entrée en ville des pèlerins – et autres voyageurs – depuis presque un millénaire. Aujourd'hui, les passants, innombrables et venus des horizons les plus lointains, mais dépourvus d'intentions belliqueuses, ne peuvent que méditer sur les tragiques circonstances historiques ayant provoqué l'érection de ce formidable appareil défensif, constitué pour l'essentiel de deux tours en U pourvues d'éperons en accolade et d'un passage à deux herses dominées par des archères à niche. Disposition qui offre l'avantage de restituer, à échelle colossale, les effets de cette grande terreur médiévale qui mobilisa toute la cité pour l'aménagement de ces imprenables fortifications.



Lourdes, lieu saint par volonté populaire

En 1858, lorsque la petite Bernadette Soubirous annonce que la Vierge lui est apparue à plusieurs reprises dans la petite grotte de Massabielle, il s'en faut de beaucoup que la nouvelle soit bien accueillie par les autorités. Face à l'afflux immédiat des fidèles, le maire de la cité sollicite même le préfet pour interdire l'accès à la grotte, à l'aide de barrières en bois. Cependant, dès octobre 1858, Napoléon III ordonne de laisser libre cours à la ferveur populaire. Décision suivie, en 1862, par la reconnaissance officielle des apparitions de Marie par l'évêque de Tarbes. Débutent alors aussitôt, par la construction de la basilique Notre-Dame-du-Rosaire sur les fondations de la première chapelle, les premiers aménagements des sanctuaires.

locaux, la guerre de Cent Ans, les guerres de Religion, plusieurs tremblements de terre ! Mais la tradition d'accueil n'a jamais failli ici, d'autant plus que le monastère n'avait rien à envier au sanctuaire jacquaire en matière de reliques, possédant tout simplement… l'une des clés de saint Pierre ! Clé forgée, affirme la tradition locale, dans le métal des chaînes entravant l'apôtre dans son dernier cachot romain. Accrochée à un pilier de l'église, cette clé miraculeuse possédait, entre autres vertus, celle de protéger de la rage, cette malédiction dont la science des hommes ne viendrait à bout qu'au XIXe siècle, grâce à l'intuition géniale du grand Pasteur.

Fondée en 1335 par Gaston II de Foix, la bastide de Lestelle-Bétharram marque la porte d'accès à la Bigorre. Érigée sur plan orthogonal autour d'une grande place centrale carrée, elle saisit par son austère grandeur, presque disproportionnée relativement à la modestie du bourg traversé par le gave de Pau. Étape discrète mais réputée sur la voie des Piémonts, le village doit une bonne partie de sa renommée au pont qui traverse les eaux tumultueuses du Gave ; là, depuis des siècles, les voyageurs et les pèlerins entament le rude cheminement qui leur permettra de franchir les Pyrénées avant de redescendre vers les routes espagnoles. Et c'est là aussi que nous quitterons le chemin des Piémonts proprement dit, pour rejoindre, par les villes d'Oloron-Sainte-Marie et de Saint-Jean-Pied-de-Port, les étapes des grands parcours précédents dont elles constituent les dernières haltes avant le passage en Espagne.



La construction de la cathédrale Notre-Dame de Saint-Bertrand, sur l'acropole d'un oppidum celte, remonte à l'an 1100.

© Pecold / Shutterstock.com



Belgique/Luxembourg : 10,50 € • Port. Cont./Espagne/Italie/Grèce : 10,90 €
Allemagne : 11,50 € • Suisse : 15 CHF • Canada : 15 CAD • DOM : 10,40 € • HS 13 • 07 février 2018

Diverti
ÉDITIONS

IMPRIMÉ
EN FRANCE

M 02030 - 13H - F: 9,90 € - RD